



LE LIEN

BULLETIN SEMESTRIEL DES
AMIS DU GRANDVAUX

N° 71 - JUILLET 2011

Siège social : Mairie de Grande Rivière
39150 SAINT LAURENT EN GRANDVAUX

« Cuir Délire »

*Du Mercredi
au dimanche
de 15 heures
à 19 heures.
Vernissage le
vendredi 22 juillet
à 17 heures*



Colorine et Caresse
vous attendent à la ferme
Louise Mignot du 23 juillet au 14 août 2011.

**Une exposition sur le travail du cuir
et ses différentes utilisations**



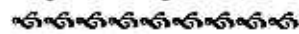
GERANTE : Fabienne LACROIX - 39150 GRANDE - RIVIERE

SOMMAIRE

Le mot de la Présidente.....	F. Lacroix	p 3
Une noyade au lac de l'Abbaye		p 4, 5
Poème : Fleurir		p 5
Mes vacances à Grandvaux	G. Guyon	p 6 à 8
Quand passait le colporteur.....	F. Ladoux	p 9, 10
Un des derniers : le « Caïffa »		p 10
Le nouveau spectacle de la compagnie Passelande : Le Cheval Bleu		p 11
Cure de rajeunissement pour la « maison Baston »	J. Louvier	p 12 à 14
Les horloges monumentales du Grandvaux	B. Leroy et J.C Mayet	p 15 à 20
Chaux des Prés		p 15, 16
Chaux du Dombief		p 17, 18
Le Balancier		p 19, 20
Assemblée Générale du 29 avril 2011		p 21, 22
Nos prochains rendez-vous 2011		p 22
Porteurs de lait	M. Blondeau-Pagnier	p 23, 24
Conférence du 7 avril 2011 sur l'habitat rural franc-comtois	P. Bourgin	p 25
1 ^{er} Mai inauguration fontaine Napoléon Chaux du Dombief ...	G. Tissot-Robbe	p 26
Bonaparte dans le Jura	T. Choffat	p 27 à 29
Les débuts de la campagne de 1800.....	T. Choffat	p 30 à 32

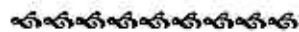


La couverture est de Mickaël Houriez d'après une photo de Liliane Grandmaître.



REMERCIEMENTS

- à la famille Métra de Saint-Pierre qui nous a donné un râtelier et divers éléments pour refaire l'écurie chez la Louise ainsi que des tavaillons pour nos expos.
- à la famille Morcel des Gilles pour le morceau de râtelier qui manquait encore pour finir l'écurie.
- à François Piard, dit le Fred, des Piards qui nous a fait une nouvelle fenêtre « à l'ancienne »
- à la famille Mathieu-Piard de Pannessières pour un don de dalles en pierre
- à la famille Cottez-Monnier des Combes à Chaux des Crotenay pour un don d'objets.
- à Michèle Vincent des Piards pour le prêt de plusieurs livres sur les outils qui nous sont d'une aide précieuse pour l'inventaire.
- à toutes les petites mains qui ont travaillé pour réaliser des objets à vendre au profit de la restauration de la ferme Louise Mignot et à tous les bricoleurs du vendredi.



BIBLIOTHEQUE

A signaler :

- plusieurs dons de livres, dont un très important de Michèle Vincent sur les outils et les métiers ainsi qu'un atlas de Franche Comté.
- le quatrième tome de la collection « des hommes et des paysages : Anne, une vie pour la montagne, est arrivé !



RAPPELS

Adresse du site de l'association : www.amisdugrandvaux.com/jura

Coordonnées de nos secrétaires :

Christine BOFFET Le Crêt Paresseux 2, hameau des Mussillons 39 150 GRANDE RIVIERE Tél : 03 84 60 21 50

Colette POUX-BERTHE 29, hameau des Martins 39 150 LE LAC DES ROUGES TRUITES Tél : 03 84 60 10 87

Les textes insérés dans cette publication sont sous la responsabilité de leurs auteurs et n'engagent en aucune façon l'association.

LE MOT DE LA PRESIDENTE

Pleins d'élan après la signature de la convention avec la Communauté de communes pour la maison Louise Mignot, nous avons peut-être un peu surestimé nos forces. Soyons donc plus modestes cette année.

La pièce du poêle devrait être finie pour l'expo de cet été, mais il faudra sans doute encore attendre l'an prochain pour la cuisine.

Les travaux sont riches en surprises et les vendredis pas assez nombreux par semaine. Notre tailleur de pierre vient quand il le peut et il travaille pour nous presque bénévolement, donc nous ne pouvons pas le hâter vraiment. D'autre part, il nous faut du tuf pour refaire l'avaloir de la cheminée, mais son extraction locale nécessite certaines autorisations.

Dans nos projets 2010, nous avons aussi imaginé une information mensuelle sur le tableau d'affichage de Saint Laurent. A mon grand regret, personne n'a repris l'idée à son compte et je pense réellement que les bénévoles de la Louise, de la bibliothèque, du chalet, de l'inventaire, du secrétariat, de la trésorerie, du site etc. ont déjà suffisamment à faire sans leur rajouter encore cela. Donc, je lance un appel : si quelqu'un a envie de mettre à jour ce panneau et les deux autres que nous possédons, nous l'accueillerons avec grand plaisir.

Enfin, nous pensions pouvoir travailler avec l'UPI du collège de St Laurent et cela ne s'est pas concrétisé. Par contre, nous allons intervenir au centre de loisirs de St Laurent pour réaliser des ateliers avec les enfants sur le thème de notre exposition de cet été sur le cuir des animaux.

Malgré ces petits regrets qui ne reflètent pas tant les limites du bénévolat que l'impatience de certains à voir les choses se réaliser, l'association ne manque pas de projets en tous genres et noue de plus en plus de liens avec des responsables de services départementaux, des conservateurs, des entrepreneurs, des résidents du foyer Louise Mignot, des voisins, d'autres associations, dernièrement avec l'école de musique...

Les Amis du Grandvaux rayonnent maintenant dans tous les domaines : agricole : chalet, comice, morbier - culturel : tournée avec des élèves musiciens allemands et grandvalliers avec les voitures attelées, projections cinématographiques - touristique, géographique, historique : conférences, sorties... parce que le patrimoine est partout. Tous ces échanges, d'une grande richesse, motivent le conseil d'administration à poursuivre des projets pour le plaisir de faire des choses ensemble, pour le plaisir d'apprendre toujours quelque chose. J'insiste sur la notion de plaisir, car c'est indispensable pour une implication aussi importante que celle de certains membres actifs. Je peux même dire qu'il y en a qui attendent le vendredi après-midi avec impatience.

On partage beaucoup d'émotions et il s'en dégage une sorte de fraternité. C'est au nom de cette ambiance là que j'accepte et beaucoup d'autres avec moi, y compris en dehors du conseil d'administration, de ne pas compter mes heures, parce que dans la morosité de nos sociétés, il y a tant besoin de donner du plaisir aux autres.

Voilà, même si cela ne va pas aussi vite que certains le voudraient, chaque fois que l'on propose une animation, on essaie de semer un petit peu de joie, un soupçon d'affection, un rien de poésie, on jette un clin d'œil d'humour pour remettre l'importance où elle doit être : dans l'amitié.



UNE NOYADE AU LAC DE L'ABBAYE

Extrait du procès verbal de la justice de paix du canton de Saint Laurent.

L'an cinq de la République Française une et indivisible à trois heures après midi du six Prairial sur l'avis qui nous a été donné par le citoyen Alexandre Roche agent municipal de la commune de Rivière Devant que l'on avait trouvé ce matin à six heures un particulier noyé dans le Lac dit du Grandvaux qu'il nous invitait de venir faire la reconnaissance, nous Alexandre Radda Juge de Paix canton de Saint Laurent accompagné de notre greffier, nous sommes transporté le présent jour audit lieu de l'Abbaye et au Lac du Grandvaux à l'heure susdite, sous le Gousset, et étant, nous y avons trouvé ledit citoyen agent municipal avec un détachement de la garde nationale XXXXX qui gardaient ledit citoyen mort. Ledit agent nous ayant déclaré qu'il avait été informé ce matin par Marie Joseph Roche que Pierre Joseph Bouvet son oncle de Choquet, hameau de ladite commune de la Rivière Devant s'était noyé dans le Lac ce matin, où il était allé ce matin avec une chandelle.

Intervenant accompagnés dudit agent, de Félix Saul et de Pierre Alexis Saul, ces deux derniers de l'Abbaye et du citoyen Emmanuel Martin officier de santé demeurant à Saint Laurent aussi requis de se trouver audit lieu pour être en leur personne procédé aux opérations ci-après, y visiter le particulier mort, lequel officier de santé a prêté en nos mains le serment de procéder en son âme et conscience à ladite visite et de déclarer la vérité.



Bernard Leroy 1982

Mais avant que de procéder à ladite visite, nous avons demandé au citoyen présent s'il connaissait le particulier mort, à quoi ledit Saul et plusieurs autres ont répondu qu'ils le reconnaissaient pour être Pierre Joseph Bouvet, habitant en Choquet, cordonnier de profession, et de suite nous avons fait appeler Marie Anne Roche Bisoulet, femme du mort qui l'a aussi reconnu pour être son mary et nous a déclaré que le matin vers les trois heures du matin, il s'était levé et avait sorti de sa maison sans lui dire où il allait mais qu'elle soupçonnait que c'était pour aller prendre du poisson dans ledit Lac où elle croyait qu'il avait tendu des varvots¹ la veille, qu'elle ne soupçonnait pas que on eut fait tort à son mary.

Instamment nous avons requis ledit citoyen Martin officier de santé de faire la visite dudit Pierre Joseph Bouvet, à quoi procédant il a remarqué que toute la surface du corps il n'y avait aucun symptôme qu'il fut mort de maladie violente, ni ayant ni plaie, ni meurtrissure, ni ecchymose, ni fracture quelconque, il a seulement remarqué tous les signes caractéristiques qui suivent la mort d'un noyé depuis environ douze heures et qui a resté sans secours, tel que [*permettez-nous de vous épargner ce passage très détaillé.*]

De suite ledit Félix Saul nous a déclaré que le matin, Marie Geneviève Roche Bisoulet la belle sœur du noyé était venue chez lui et avait annoncé que Pierre Joseph Bouvet était allé ce matin visiter ses varvods, que la nacelle qui était près d'eux surnageait sur l'eau mais que Bouvet n'y était pas; Sur quoi lui déclarant était allé audit lieu Sous le Gousset avec son fils Claude Antide, où ils avait trouvé Joseph Thimotée Roche neveu du noyé, et qu'ensemble ils avoient pris une autre nacelle et s'étaient mis dedans pour aller voir celle qui surnageait, dans laquelle ils avoient trouvé

¹ Comprendre : nasses, filets

une lanterne et un petit seau, avoient remarqué que l'un des bords d'icelle était mouillé ce qui les avoient faire croire que Bouvet était noyé, qu' ayant taché de le découvrir dans l'eau, après quelques recherches, ils étaient parvenu à l'apercevoir, s'étaient muni d'une perche, et avec le secours d'icelle, étaient parvenu à le tirer à bord de l'eau et de suite s'étaient retirés. Ce qui a été approuvé par ledit Claude Antide et par ladite Marie Geneviève Roche desquelles déclarations, il résulte que ledit Pierre Joseph Bouvet s'est noyé. En conséquence et attendu que la cause de la mort est connue et que toute recherche serait inutile, nous avons déclaré que rien ne s'opposait à ce que ledit Bouvet fut inhumé suivant la forme ordinaire et a ordonné qui fut à l'instant transporté dans le domicile d'Augustin Roche voisin de cet endroit, et de ce que dessus nous avons dressé le présent procès verbal que ledit agent municipal et les deux notables Saul Claude Antide Saul ont signé avec nous, notre greffier et ledit Martin officier de santé, et ladite Marie Anne Roche femme du noyé, et Marie Geneviève Roche sa belle sœur et sœur ont déclaré être illettrées de ce enquises et requises. Audit lieu et au mois et jour susdit.

Signé : Félix Saul et Pierre Alexis Saul Alexandre Roche Radda Juge de paix F.C.Mathieu greffier Martin fils officier de santé

Alexandre Roche agent municipal

Extrait du registre d'état civil de Rivière Devant, an V de la République
« décrypté » par Jean Baptiste Pondicq



FLEURIR

Un geste, un tout petit geste, qui ne coûte rien, ou presque rien, auquel nous vous invitons ; quel sens peut-il avoir ?

FLEURIR

C'est créer un lien, c'est accueillir, c'est embellir ;
C'est manifester sa joie, c'est participer à la fête, à la création ;
C'est contribuer à la qualité de la vie locale, à la qualité de la vie de soi-même et des autres ;
C'est partager, c'est faire apprécier le village que nous aimons ;
C'est participer un peu à la diversité de la vie communautaire en affichant d'une manière sa personnalité ;
C'est être solidaire ;
C'est progresser, c'est soigner son cadre de vie quotidien ;
C'est entrer dans la ronde, dans l'harmonie des couleurs, c'est une certaine façon de pavoiser.

FLEURIR, c'est tout cela

C'est aussi un peu se vêtir en dimanche pour saluer le printemps, l'été, les beaux jours revenus, le rythme des saisons, le rythme du temps, c'est sortir de soi.

Une manière de dire bonjour, de saluer ceux qui passent, c'est peut-être aussi les inviter à s'arrêter, pour, à travers les fleurs et par les fleurs, susciter une conversation, une rencontre, un échange.

C'est un geste qui, répété, est autant de bouquets que nous offrons aux autres.

Communiqué par Colette Poux-Berthe
source inconnue

MES VACANCES A GRANDVAUX

Il y avait eu la drôle de guerre, puis la débâcle. On avait vu passer, les civils, les soldats français puis les Allemands arrivés le 19 juin. J'étais professeur à l'école La Poyat de Saint-Claude. Nous avions eu à peine le temps de rendre les internes à leurs parents, que déjà, ma chambre était réquisitionnée une nuit, pour le repos d'un capitaine ; juste le temps suffisant pour que ma collection de pipes, offertes par les élèves en échange de bonnes notes, se volatilise.

Tout était classé, rangé, et les jeunes, surveillants ou enseignants, avaient été invités à partir en vacances. Mon contrat était renouvelé et les cours devaient reprendre le 1^{er} septembre à 8 heures. Je faisais donc ma valise début juillet et je prenais mon vélo. Une collègue, qui surveillait les petits, s'invite à m'accompagner jusqu'à Saint-Laurent, mais elle est à pied. Alors nous attachons les bagages sur ma bicyclette et nous partons tous deux en marchant. Valfin, La Rixouse, Château des Prés... A Château des Prés, ma collègue se souvient qu'un de ses oncles habite ici, et que nous pourrions lui rendre visite et « faire quatre heures ». Lorsqu'on a faim et soif on ne résiste pas longtemps... Nous sommes bien accueillis.

Au moment de repartir, la tante nous annonce que son mari n'ayant pas encore été démobilisé, et que les foins n'étant pas terminés, elle aurait bien besoin d'un peu d'aide. Elle me demande si je sais manier une fourche et conduire un cheval. Je n'ose pas refuser et pendant 4 jours je me fais des ampoules aux mains. Ma collègue avait profité de la gentillesse d'un voisin qui partait à Saint-Laurent avec son break et son cheval, pour continuer sa route. Elle avait cru me rendre service en emportant ma valise avec elle.

Les foins terminés, je reprends ma route pour Foncine, avec l'intention de récupérer ma valise en passant à Saint-Laurent. Hélas, aux Chauvins, la route est barrée par une perche à foin allongée sur deux tréteaux et trois gardes allemands, les bras en croix, répétant « verboten ! verboten ! » La ligne de démarcation prévue par le traité d'armistice venait d'être mise en place (elle sera un peu modifiée le 5 septembre).

Par chance, j'avais un oncle en zone libre, à Uxelles. C'est donc chez lui que je suis allé demander asile. Il avait perdu une jambe et là encore, les foins n'étaient pas terminés. Je repris donc la fourche pour quelques jours. Mais je n'avais ni rasoir, ni linge de rechange. Je parvins à contacter ma collègue et à convenir d'un rendez-vous au poste de Saint-Pierre où elle passerait, en cachette, à chaque fois, quelques effets tirés de ma valise.

Les deux premières fois, tout se passa bien, les allemands étaient d'ailleurs corrects. Mais ces rendez-vous répétés risquaient de nous rendre suspects. Alors nous cherchons s'il ne serait pas possible d'aller plus tard aux Chauvins.

La troisième fois, je vins encore une fois à Saint-Pierre ; j'attendis une heure au moins en échangeant quelques mots avec les gardes ; puis je pensai que c'était peut-être aux Chauvins que nous avions rendez-vous ce jour-là. Il me semblait d'ailleurs facile de m'y rendre par les sentiers forestiers : deux km direction sud, 90° à gauche et deux km vers l'est et je devais m'y trouver. C'est ce qui arriva... à 500 mètres près. J'étais bien arrivé aux Chauvins, mais du mauvais côté de la ligne de démarcation. Puisque j'étais arrivé malgré moi en zone occupée, autant y rester. Je préviendrais mon oncle César plus tard. A vrai dire, j'oubliai, et pour cause.

A Saint-Laurent ma collègue était sur la place. Elle bavardait. Surprise ! C'était bien à Saint-Pierre que nous avions rendez-vous, mais le lendemain seulement. Et comble de malchance, pendant que nous parlions, les gardes allemands avec qui j'avais discuté deux heures plus tôt en zone libre, nous observaient.

Je venais à peine de saluer les



Ligne de démarcation à St-Laurent (col. Louis Chamu)

parents de ma collègue chez qui ma valise m'attendait, que surviennent deux allemands. « Kommen sie mit ! », ils m'emmènent sans autre explication à l'hôtel Malfroy tout proche, où se tient la Kommandantur. Je récupère tout de même ma valise et mon vélo.

Une demi-heure de questions, un peu en français, beaucoup en allemand. J'ai bien du mal à les comprendre et à me faire comprendre. Ils semblent surtout intéressés par les lettres qu'ils trouvent dans mes poches. Pour finir, je dois déposer cravate, ceinture, lacets de chaussures et bien entendu portefeuille et je suis conduit à la prison de la gendarmerie (aujourd'hui la poste).

Deux portes avec des serrures énormes et bruyantes s'ouvrent devant moi et j'entre dans une cellule sombre... A l'intérieur, le mobilier se limite à une planche large de 60 cm scellée au mur, destinée à servir de siège le jour et de lit la nuit. Me voici à l'ombre... Je ne savais pas encore que ce serait pour trente jours.

L'emploi du temps tenait en deux lignes : à 7 et à 18 heures, une sortie d'un quart d'heure sous l'œil d'un gardien, WC, robinet pour se laver un peu les mains et la figure, puis retour avec le broc d'eau, avec le matin, un pain K. Vers 19 heures visite de « l'interprète » aussi difficile à comprendre que les autres, sa tête ne m'inspire pas confiance. Il a coutume de me lancer en guise de bonsoir « demain vous serez tiré », et ceci avec un accent effrayant.

Ce cérémonial et cette promesse se renouvelaient chaque soir.

Mon gardien changeait chaque jour. Ils étaient quatre. Trois ne disaient jamais un mot. Mais le 4 août surprise. Le quatrième gardien souriant, parlait presque correctement notre langue, et me raconta sa vie ; Autrichien, il n'aimait pas Hitler, s'ennuyait de ses enfants dont il me montrait des photographies. Puis il me demanda si j'avais des parents à Saint-Laurent. Une de mes tantes tenait effectivement un café près du passage à niveau.

Il lui rendit visite et il fut sans doute bien reçu puisque le 8 août, lorsqu'il fut de nouveau assigné à ma garde, j'eus droit à des œufs cuits durs, des tranches de saucisson, du pain et un bidon de chocolat au lait. Un véritable banquet qui faisait oublier le pain K qu'une nuit passée dans le broc d'eau ne ramollissait pas. Cinq fois je pus ainsi manger à ma faim.



La sixième fois fut moins heureuse. Mon Autrichien qui m'avait quitté depuis quelques minutes, après m'avoir fait la livraison habituelle, revint tout essoufflé, récupéra les coquilles d'œufs et tout ce qu'il avait apporté et partit sans un mot.

Très peu de temps après les portes s'ouvrirent à nouveau, et je me trouvai en face de trois gradés allemands, dont un à deux galons. Ce lieutenant me questionna longuement, d'abord correctement. Il parlait assez bien le français, puis il se fit presque familier. Je me voyais déjà sorti d'affaire. Il sortit un paquet de cigarettes et le présenta à son acolyte de droite à qui il parlait. Sans interrompre sa conversation, il mit son paquet devant moi, mais sans me regarder. Naïvement je crus qu'il m'offrait aussi une cigarette et je tendis la main. Mais, je me trompais, il la destinait à l'acolyte qui se trouvait à sa gauche. Je ne compris rien bien entendu, mais le ton changea aussitôt. Mes trois visiteurs disparurent. Les portes claquèrent et les serrures grincèrent. La peur remplaça l'espoir.

Enfin le 1^{er} septembre, bien avant que le jour paraisse, le bruit des clés me réveilla. Deux gardes m'emmènèrent à la Feldkommandantur, à l'hôtel Malfroy. On me rendit cravate, ceinture, lacets, porte-monnaie, mais lorsque je réclamai mon vélo on me répondit : « Vous n'avez pas besoin de votre vélo pour là où vous allez ». Voilà qui était rassurant...

En route pour l'inconnu, surveillé par trois gardes, l'un portant ma valise, j'avance en direction du passage à niveau. Ma tante doit encore dormir, il n'y a pas de lumière chez elle. Puis nous quittons la route pour prendre à gauche, un sentier conduisant à la forêt. C'est toujours l'incertitude absolue, nous marchons sous les sapins, le jour se lève à peine. Soudain un cri retentit

derrière moi : « Halt, Sie sind frei ! ». L'espoir revient, mais le doute subsiste.

Les gardes me rendent ma valise avec un sourire moqueur, et me font signe de partir ; ce que je fais aussitôt. Mais plus que jamais je crains d'être « tiré ». Le temps d'un court acte de contrition, je fais un pas sur la droite pour m'abriter derrière un sapin et jeter un regard vers l'arrière pour constater que mes gardiens ont disparu. Ils m'ont reconduit jusqu'à la ligne de démarcation. Je prends alors la direction de Saint-Claude, car les « vacances » sont terminées. 24 km à pied, même en zone libre, cela reste long. J'ai dû maigrir beaucoup et je n'ai sans doute pas le bronzage d'un aoûtien rentrant de congés. J'arrive à « La Poyat » vers midi, le ventre vide. Le directeur est à la porte de l'école. Ma barbe de 30 jours masque peut-être le reste de mon apparence, mes vêtements devenus des guenilles ne le scandalisent apparemment pas.

En tout cas la réception est sèche

« C'est maintenant que vous arrivez ? Vous aviez un cours à 8 heures. Mademoiselle F. a bien voulu vous remplacer. Soyez à votre place à 13 heures ». A 13 heures, un peu plus présentable, je fais connaissance de mes nouveaux potaches. N'ayant, bien entendu rien préparé, je leur raconte mes vacances à Grandvaux, et à l'ombre...

Gratien Guyon, Almanach comtois 2011



La ligne de démarcation durant l'hiver 1942 (col. Louis Charu)

~~~~~

## RANDONNEES DES CHŒURS AU CŒUR DES RANDONNEES

à la colonie des Mussillons  
du 17 août au 24 août 2011

Vous aimez marcher ! Vous aimez chanter ! Vous aimez chanter et marcher ! Alors, nos amis du Nord vous proposent un séjour alliant le chant choral et la randonnée guidée. (Répertoire varié à travers les âges, randonnées tenant compte des capacités de chacun.) Ambiance et convivialité assurées !

**concert le 22 août à la salle des fêtes de Prénoval**

Séjour : 220 € par personne avec hébergement,  
100 € par personne sans hébergement, mais avec tous les repas pris en commun  
plusieurs formules possibles : randonnées seulement, chant choral uniquement ou chant et randonnées

Pour tout renseignement : appelez Gérard Deffromont au 03 20 84 31 87.  
site de l'association L'Enfance d'Ascq  
[www.centre-vacances-mussillons.fr](http://www.centre-vacances-mussillons.fr)



## QUAND PASSAIT LE COLPORTEUR

Si les marchands ambulants ont toujours existé, l'apogée de ce petit marchand nomade, portant sa caisse sur le dos, et que l'on appelait colporteur, se situe du XVII<sup>ème</sup> au début du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Quand les colporteurs commençaient à descendre de leurs montagnes vers les vallées, c'était le signe que l'automne était arrivé. C'est la dureté de leur vie qui poussait ces hommes à quitter leur village et leur famille, pour parcourir pendant l'hiver les routes lointaines. Ils y cherchaient un complément de ressources pendant la morte-saison, qui en montagne durait six mois, surtout pendant le petit âge glaciaire du XVII<sup>ème</sup> siècle. Et c'était une bouche de moins à nourrir dans la maisonnée.

« Et je l'attends de tout mon cœur Le colporteur. » (Chanson provençale)

Dans des villages éloignés de tout, l'arrivée du colporteur était attendue et souvent annoncée par des cris. Il apportait avec lui, en plus de ses marchandises, un peu d'aventure et de mystère, lui qui venait de si loin. Il naviguait entre deux univers : son village, sa ferme et sa famille pendant l'été, les routes et l'étranger le reste de l'année. Il ne revenait quelquefois que tous les deux ou trois ans, et parfois ne revenait pas. Peut-être s'était-il trouvé un autre foyer, mais peut-être n'avait-il trouvé que la mort au bout du chemin. Les routes d'hiver, la solitude, les maladies, l'épuisement avaient raison de beaucoup. Alors sa hotte de bois ou d'osier était reprise par un autre, compagnon ou inconnu, et le colportage continuait. Des lettres témoignent de leur disparition et des recherches de leur famille.

Le nom de « colporteur » semble vouloir dire : qui porte un lourd bagage sur le cou. Sa caisse était accrochée au dos par des courroies et un « coltin », coiffure prolongée d'une pièce de cuir, protégeait la tête et les épaules. Le colporteur s'appelait aussi « porte-balle », la balle étant la caisse en bois ou en osier, de 1 m 20 de haut sur 50 cm de large, avec ou sans tiroirs, remplie de ses trésors. Son poids atteignait souvent 50 kg.

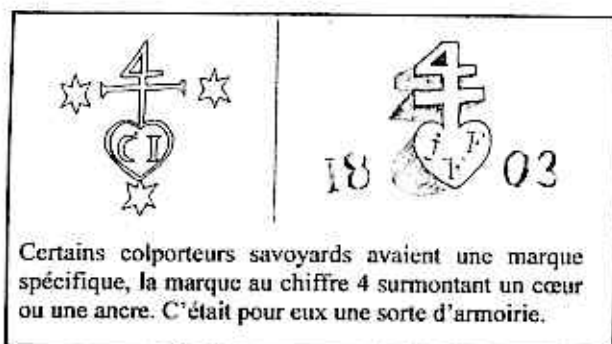
Les colporteurs savoyards s'approvisionnaient dans les capitales du négoce (Grenoble, Genève...). Certains étaient spécialisés. Le plus dynamique était le mercier, qui vendait des textiles, mais aussi de la quincaillerie, de l'épicerie, des almanachs, des livres... Les grainetiers et marchands de plantes venaient pour la plupart de l'Oisans. Ils utilisaient de belles planches à l'aquarelle aux dessins de plantes et de fleurs magnifiques pour appâter la clientèle, et les résultats des plantations n'étaient pas toujours ceux correspondants aux dessins.

Il y avait les colporteurs-bijoutiers, vendeurs et réparateurs de montres et d'horloges, qui s'approvisionnaient parfois à Paris ou en Angleterre. Les lunettiers portaient en bandoulière une caisse en bois appelée « marmotte », en souvenir des petits savoyards qui exhibaient autrefois une marmotte dans une boîte en bois. Au bas de l'échelle, venaient les aiguiseurs et rémouleurs, gagne-petit, traîne-misère, souvent accompagnés et aidés d'un enfant. Tous marchaient loin de chez eux, en particulier dans les pays appelés « les Allemagnes » (pays de l'est), mais allaient parfois jusqu'à l'autre bout du monde.

Même très attendu, il restait souvent l'étranger, à qui on ne refusait pas une soupe et une



couche de paille à l'étable, mais dont on se méfiait un peu, et à qui on pouvait attribuer tous les méfaits (dont certaines grossesses suspectes...). Mais souvent aussi on le retrouvait d'année en année et on prenait plaisir à parler avec lui et à apprendre les nouvelles.



Certains colporteurs savoyards avaient une marque spécifique, la marque au chiffre 4 surmontant un cœur ou une ancre. C'était pour eux une sorte d'armoire.

Vers 1630, un colporteur de Saint-Sorlin d'Arves remontait en avril la vallée du Haut-Breda. Il rentrait chez lui, en passant par Combe Madame et le col de la Croix, malgré la neige encore épaisse, et allait retrouver sa Savoie qui n'était pas encore la France. C'était le signe de l'arrivée du printemps. Tout le monde le connaissait et accourait au son de sa flûte. Devenu vieux, il laissa sa balle à son fils qui prit sa suite.\*

En France, avec l'arrivée des transports et l'amélioration des routes, les colporteurs ont disparu au siècle dernier, certaines personnes s'en souviennent encore. Mais ils continuent leur négoce dans d'autres parties du monde, en particulier en Afrique, où on les appelle parfois les « sauveteurs ». Le colporteur a été pendant des siècles, un personnage typique de la Savoie et du Dauphiné. Au Musée Dauphinois de Grenoble, une petite exposition leur est consacrée. On y voit entre autres une balle en bois, une « marmotte », et la photo d'une femme colporteur de la Maurienne, bien courageuse.

*Françoise Ladoux, Le P.L.A. n° 7 (Pontcharra, La Rochette, Allevard)*

\*Le fer, la terre et le sang (M.P. Arribet-Dubost)

## UN DES DERNIERS COLPORTEURS : LE « CAÏFFA »



Dans la France rurale de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et du début du XX<sup>ème</sup>, passait dans nos villages un marchand ambulancier, avec un uniforme vert bouteille, une casquette grise en été, verte en hiver. Il tirait un caisson en bois, au couvercle rabattable fermé par une clé, et peint aux armes de « Planteur de Caïffa ». Le caisson, monté sur 3 roues (une grande devant et 2 petites derrière), était tiré à pied, en vélo, en triporteur ou en voiturette, avec l'aide d'un chien, d'un âne ou d'une mule.

En 1889, au Havre, un torréfacteur, Moïse Cahen, rachète à un bateau une cargaison de café du Brésil devenue invendable à la suite d'un coup de mer. Il fait sécher puis griller le café, et décide de le vendre, par colportage, en petites quantités. La société « Au Planteur de Caïffa » est née.

Les colporteurs de la société se spécialisent d'abord dans le commerce d'un très bon café brésilien, séché naturellement, vendus dans des sacs ornés d'une tête de mulâtre coiffée d'un sombrero. Puis ils proposent d'autres produits, exotiques à l'époque : chocolat, oranges et citrons, cacao Yabon, sardines en boîtes, bonbons, réglisse...

Aussi connus et populaires que le facteur, on les appelait les « Caïffa ». Le cri « voilà le Caïffa ! » annonçait l'arrivée d'un de ces derniers colporteurs aujourd'hui disparus.



*Françoise Ladoux, Le P.L.A. n° 7 (Pontcharra, La Rochette, Allevard)*

## LE NOUVEAU SPECTACLE DE LA COMPAGNIE PASSELANDE

Il s'agira d'un concert alliant les instruments aux chants et au jeu de marionnettes, le tout réalisé et interprété avec la participation d'élèves de l'école de musique de Hambourg et d'élèves de l'école de musique intercommunale du Grandvaux. Plus qu'un spectacle, cela veut être un échange franco-allemand sur le thème du cheminement au sens large du terme et de la nature à travers le voyage et la musique.

Chacun est libre de partager l'expérience à sa guise, mais pour participer aux repas, merci de prendre contact avec Francis Carrier, le cuisinier et économiste « ambulant », au 06 87 87 97 48.



## **LE CHEVAL BLEU CONCERT POÉTIQUE ET CHANSONS DE CHEMINS**

|                    |                 |
|--------------------|-----------------|
| PRÉNOVEL :         | LUNDI 1 ER AOÛT |
| ÉTIVAL :           | MARDI 2 AOÛT    |
| SAINTE-MAURICE :   | MERCREDI 3 AOÛT |
| DENEZIÈRES :       | JEUDI 4 AOÛT    |
| CHAUX DU DOMBIEF : | VENDREDI 5 AOÛT |
| GRANDE RIVIÈRE :   | SAMEDI 6 AOÛT   |

*Les concerts débutent à 19 h - Entrée libre*



### BATTAGES

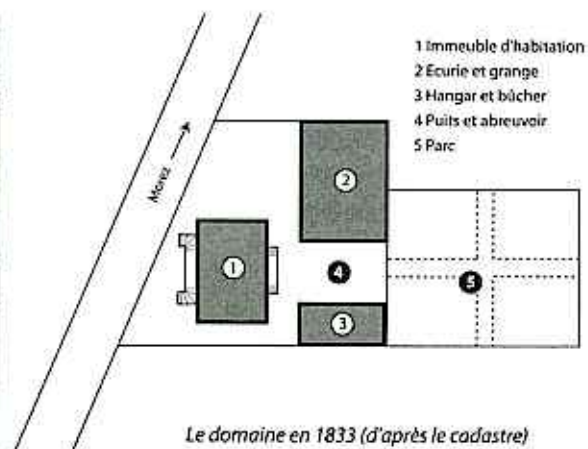
Le site envisagé étant désormais assorti de conditions indépendantes de l'association, un autre lieu d'implantation a été recherché. Compte tenu des difficultés rencontrées et du nombre d'activités estivales déjà engagées, les membres du Conseil d'Administration, dans leur séance du 6 juillet ont décidé d'annuler la fête des battages cette année.

## CURE DE RAJEUNISSEMENT POUR LA « MAISON BASTON »

Le dernier bulletin municipal de Saint Laurent nous informe que l'immeuble Baston va, après reprise de l'aménagement intérieur, accueillir dans un premier temps l'école de musique, un peu à l'étroit dans ses locaux actuels, vétustes, non adaptés et répondant de moins en moins aux règles de sécurité.



1882 - Saint-Laurent-du-Jura (Jura) - L'Hotel du Commerce et le Château - R. F. P. 100



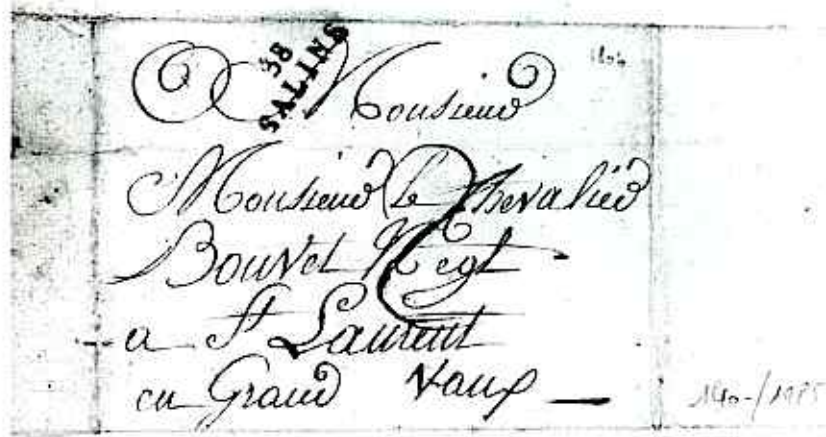
Le domaine en 1833 (d'après le cadastre)

Il faut bien l'admettre, le bâtiment (8, place Charles Thevenin) est peu ou mal connu des habitants du Grandvaux en général, et même de ceux de Saint Laurent en particulier pour qui la « maison Baston » ne rappelle pas grand-chose, sauf peut-être qu'elle fut le siège de la Perception pendant quelques décennies.

Cette « maison bourgeoise » comme la décrit l'abbé Maillet-Guy dans son histoire du Grandvaux, « la mieux bâtie de tout le village, avec un joli perron ou escalier double en pierre de taille » a cependant une histoire, liée à l'histoire du Grandvaux. On ne connaît pas la date exacte de sa construction, probablement au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle. La plupart des maisons « en dur » datent également de cette époque.

Le premier occupant connu fut Pierre-Célestin Bouvet, maire de Saint Laurent de 1800 à 1816, négociant.

Le 8 mai 1800, il vit probablement passer Bonaparte se rendant en Italie qui séjourna quelques instants à l'Ecu de France (place Pasteur actuellement). C'est là que se situe l'évènement souvent rappelé par les anciens et même les historiens (voir article p 29). On ne dit pas si le futur Empereur goûta au fameux bôlon...



Courrier adressé au Chevalier Bouvet en 1806

A signaler également le séjour au château, en 1810 ou 1812 du Comte Matai-Ferreti, futur Pape Pie IX. Dans l'escalier d'honneur figure toujours une plaque de marbre relatant l'évènement.

En 1815, c'est la débâcle. L'Empire a vécu ! Les troupes étrangères envahissent la France. Une armée autrichienne en provenance des Rousses se dirige sur Saint Laurent. Pierre Célestin Bouvet, accompagné de plusieurs maires, se rend au devant des

Autrichiens qu'il rencontre à la Savine. Il demande à voir le Général (le Comte de Schwartzenberg), lui adresse ses sentiments de soumission « au nom du pays qu'il représente » et lui offre l'hospitalité dans sa maison, au château. Sa belle conduite fut signalée en haut lieu et Louis XVIII

lui conféra l'ordre Royal de Saint Louis avec le titre de Chevalier.

Le décès du chevalier Bouvet se situe en 1816. Il se maria une première fois avec Séraphine Marion décédée le 11 mai 1808, puis avec Reine Babey, mais sans postérité. En 1828, sa veuve quitte Saint Laurent. Le château est vendu à Jean Chrysostome Ferrey. Son fils, le docteur Célestin Ferrey, hérite du domaine en 1863. Sa fille Jeanne épouse Prosper Baston, avocat et réside à Saint Laurent dans la propriété familiale que l'on appellera désormais le Château ou la maison Baston.



De leur union, naquirent quatre enfants : Marie-Claire, Paul-Marie (général de division), Charles (commandant) tué le 25 septembre 1915 dans la Somme et Marie Louise qui épousera Joseph David (de Saint Claude) dont la fille Jeanne se mariera avec Félix Delacour (de Saint Claude) probablement un oncle de Madame Ballardur, épouse de l'ancien Ministre !

Lors du terrible incendie de 1867, le Château sera préservé. On parla de miracle... Mais l'isolement du bâtiment y sera certainement pour quelque chose !

\*\*\*

Juin 1940. Bientôt les vacances. Saint Laurent a toujours été un lieu de villégiature accueillant et agréable bien apprécié des touristes. Mais cette année là, les touristes, de vert de gris habillés, venus d'outre-Rhin seront très nombreux. Il y en aura parfois approximativement autant que d'habitants : soldats allemands, douaniers (la ligne de démarcation passe à Saint Laurent) et même des prisonniers russes embrigadés dans l'armée allemande.

La maison Baston sera réquisitionnée ainsi que d'autres bâtiments : ancienne école des Frères (29, rue de Genève), immeuble Thiebaut (3, rue Delézy), Hôtel Réchardy, route de Champagnole (à la sortie de Saint Laurent)... la Feldkommandantur s'installera à l'Hôtel du Commerce et des soldats seront parfois logés chez l'habitant.



La rafle d'août 1944 (col. JC Mayet)

Quelques années passent... plus ou moins bien, puis à partir de 1943, les mouvements de résistance s'organisent et deviennent de plus en plus inquiétants pour l'occupant qui s'attend toujours

à voir ses convois attaqués. Les autorités allemandes prennent alors une décision. Chaque jour 10 otages de Saint Laurent et des communes voisines seront désignés et convoqués à la maison Baston pour 24 heures. On les verra dans la cour, derrière les grilles en bordure de la rue de Genève. La

nuit, ils dorment dans le bâtiment.

Parfois les otages étaient emmenés et placés devant les véhicules comme boucliers humains. Le but étant de se protéger contre les attaques toujours craintes des forces de la Résistance.

En 1952, le conseil municipal de Saint Laurent, « considérant que cette propriété, appartenant aux consorts Baston-Delacour offre de grosses possibilités et que le prix demandé paraît correspondre à la valeur de l'immeuble » décide d'en faire l'acquisition.

Différents aménagements seront entrepris. L'Office National des Forêts y installera ses bureaux, au rez-de-chaussée ainsi que la Perception. Les écuries et la grange, après transformations accueilleront la caserne de Sapeurs Pompiers ainsi que les services techniques municipaux.

Le point final est mis sur l'histoire certainement incomplète de cette propriété dont les occupants ont marqué toute une époque et l'on ne peut que se réjouir de l'orientation prévue pour le « Château » appelé à devenir un véritable pôle culturel aux activités multiples implanté au centre de la localité.

Tous nos souhaits de réussite pour cette heureuse initiative.

Jean Louvier



1277 - Saint-Laurent-du-Jura - Place de la Fontaine - Le Château



Bonne nouvelle :

Monsieur Pierre Bourgin, Président d'honneur de l'association Folklore Comtois, exécuteur testamentaire de l'Abbé Jean Garneret, autorise l'association « Les Amis du Grandvaux » à conserver le diaporama sur l'habitat grandvallier confié par Madame Denise Piard contenant des dessins inédits de l'Abbé pour ses activités associatives. Après tout le travail de restauration réalisé, c'est un soulagement.



Nouvelle expérience :

Après les anciens du foyer logement, ce sont les enfants du centre de loisirs de Saint Laurent qui nous ont aidés à préparer notre exposition cette année en décorant la vache et son veau. A l'automne, leurs œuvres quitteront le Grandvaux dans le cadre de « L'art s'invite », projet commun à tous les Francas du département. Bravo à tous ces petits artistes très appliqués!



**LES HORLOGES MONUMENTALES DU GRANDVAUX (5<sup>ème</sup> partie)****CHAUX-DES-PRÉS, LA CHAUX-DU-DOMBIEF****I. L'horloge de l'église de la Sainte-Trinité de Chaux-des-Prés**

L'église de Chaux-des-Prés date du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, 1846 plus précisément. Elle remplace une chapelle à demi ruinée située au milieu du cimetière (d'après Rousset). L'édifice, de style néoclassique, diffère peu des églises voisines construites à la même époque si ce n'est par la couverture du clocher en pavillon. La façade principale comporte une entrée de grandes dimensions, flanquée de deux niches vides de statues et surmontée de l'habituel fronton triangulaire. La nef et les collatéraux sont voûtés.

L'originalité de l'édifice tient à la voûte de la nef. Relativement haute, en berceau, elle est décorée de caissons qui confèrent à l'intérieur de l'édifice une certaine élégance, renforcée par une luminosité inhabituelle. Divers incidents (dégât des eaux, incendie) amenèrent la municipalité et la paroisse à réaliser d'importantes réparations en 1992, couvertes en partie par une souscription.

**L'Horloge.**

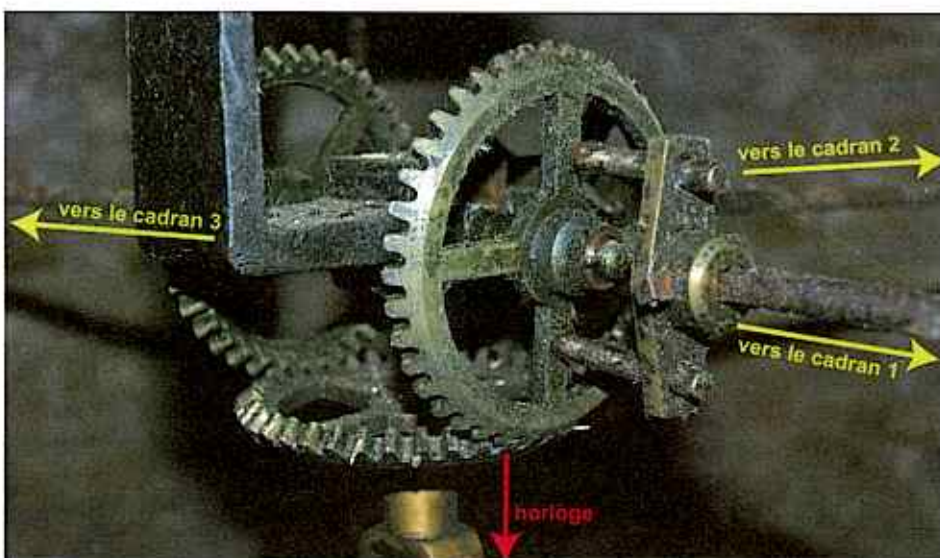
Placée au premier étage du clocher dans un meuble en épicea, l'horloge a été fabriquée par Arsène Cretin à Morbier. Le cadran de contrôle porte la date de 1889. Elle a été équipée d'un moteur de remontage électrique par Terrailon, sans doute dans les années 50. En effet, la plaque métallique de ce constructeur apposée sur le châssis est identique à celle des horloges de Prénovel et des Piards qui datent respectivement de 1953 et 1947 (voir Le Lien n° 70).

Les horloges d'édifice moréziennes reprenaient les mêmes solutions mécaniques, les secrets de conception et encore moins de fabrication ne pouvant être conservés bien longtemps dans ce petit bassin industriel dans lequel la main d'œuvre passait aisément d'une entreprise à l'autre. On trouve donc de grandes similitudes entre les fabricants ; nous n'en ferons donc pas de description détaillée d'autant plus que Le Lien n° 68 a présenté l'horloge du Lac-des-Rouges-Truites, identique et plus jeune seulement de deux ans. Nous nous attacherons seulement aux particularités.

Un premier examen montre que la sonnerie des quarts est située à gauche, celle des heures à droite. Elles sont toutes deux, classiquement, à râteau et limaçon (Le Lien n° 70) La lentille du balancier ne comporte aucune inscription, comme au Lac-des-Rouges-Truites. On sait par ailleurs que le bras du pendule s'est cassé et a été refait à l'identique il y a quelques années. À Chaux-des-Prés, le mécanisme étant placé au premier étage du clocher, la hauteur disponible pour la chute des poids est



faible, de l'ordre de 5 mètres. On aurait pu s'en contenter pour le poids du mouvement mais pas pour celui des sonneries qui nécessite au moins 7 à 8 mètres de chute afin de garantir une autonomie de fonctionnement de 30 heures, norme implicite de l'époque. On a donc installé un système de renvoi qui permet au poids des sonneries de remonter jusqu'au plafond du second étage (les trois cloches étant au 3<sup>ème</sup>) et de disposer ainsi de la hauteur de chute nécessaire. Le remontage électrique Terraillon n'a pas modifié cette disposition puisque son rôle est uniquement de remonter les poids qui restent les « moteurs » de l'horloge. Le fonctionnement d'un remontage électrique Terraillon est décrit dans le Lien n° 70 à propos de l'horloge de Prénovel.



Le départ du mouvement vers les aiguilles se fait verticalement au-dessus du cadran de contrôle. De là une tige métallique transmet l'effort au second étage où un train d'engrenages coniques permet la commande des aiguilles via les trois minuteriers qui semblent d'origine. Le fait que les trois cadrans se trouvent sur le même plan

*La fabrique d'horloge Germain Cretin-l'Ange est fondée en 1830 à Morbier. Arsène Cretin-l'Ange prend la suite et, à partir de 1877, construit une "usine à vapeur éclairée à l'électricité". Cette manufacture d'horloges monumentales est acquise en 1906 par Léon Labrosse qui exporte une grande partie de sa production vers l'Espagne. En 1934, les Ets Charles Peccaud deviennent propriétaires du bâtiment, qu'ils convertissent en usine de petits moteurs électriques et d'avertisseurs pneumatiques pour automobiles. (D'après l'Inventaire du Patrimoine de Franche-Comté)*

horizontal simplifie grandement le dispositif de commande des aiguilles, diminue les frottements et, par voie de conséquence, demande un effort réduit.

#### **Entretien.**

Il est peu important. Monsieur Hervé Thevenin, employé communal, monte régulièrement au clocher, assure la surveillance, le graissage et la mise à l'heure. Il a remarqué une tendance au retard en hiver, sans doute dû au froid, problème qui a été résolu à Prénovel en plaçant un petit radiateur électrique dans le meuble. Par ailleurs, la commune a passé un contrat avec l'entreprise Prêtre de Mamirolle qui assure les opérations plus techniques mais sans périodicité préétablie. (Merci à Hervé Thevenin et à Marie-Christine Boffet pour leur aide).



## 2. L'horloge de l'église Saint-Point de La Chaux-du-Dombief



L'église de La Chaux-du-Dombief date du XVIII<sup>ème</sup> siècle, elle a remplacé une chapelle qui aurait été construite avant le XIV<sup>ème</sup> siècle, selon Rousset. Le clocher provient de l'ancienne chartreuse de Bonlieu, il avait été acheté en 1811 par la municipalité, démonté et remonté à son emplacement actuel.

L'église Saint-Point est cependant assez peu différente de ses voisines si ce n'est le clocher placé dans l'axe de la nef et surmonté d'un dôme à l'impériale recouvert de belles tuiles vernissées, exemple unique en Grandvaux. Autre originalité : les deux niches de la façade principale encadrant le porche ont reçu des statues. La nef à trois travées et les deux collatéraux sont voûtés en berceau. L'édifice, en très bon état, a vu sa toiture refaite récemment ainsi que l'intérieur.

### L'horloge.

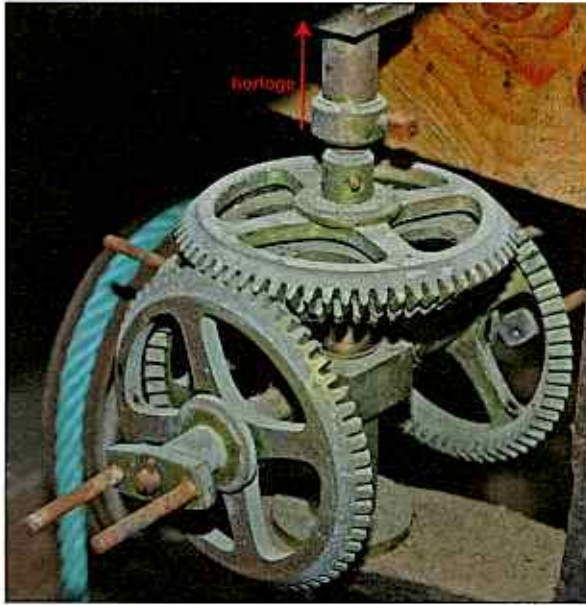
Située très haut dans le clocher, au 3<sup>ème</sup> étage derrière les cadrans, l'horloge se trouve toujours à sa place primitive mais n'est plus en service. Elle est remplacée depuis les années 90 par trois horloges électroniques qui commandent directement les aiguilles des trois cadrans. L'horloge mécanique

qui nous intéresse a été construite en 1901 par Prost Frères à Morez, indications portées sur le cadran de contrôle.

Ses dimensions sont conformes au standard de l'époque : le châssis mesure environ deux mètres de long. Cette pièce imposante possède une caractéristique intéressante bien que courante dans les fabrications moréziennes : chacun des petits côtés du châssis est agrémenté d'un bas-relief, venus directement de fonderie et émaillé avec soin. On reconnaît deux grappes de raisin avec leurs feuilles encadrant un écusson d'où sortent deux gerbes de blé. Des inscriptions en lettres dorées complètent cette sorte de fresque. L'ensemble reste dans un état de fraîcheur étonnant. On retrouvera cette ornementation chez Louis-Delphin Odobey, comme à Saint-Laurent, mais avec plus de sobriété et sans émail.



Notons une autre caractéristique intéressante : le pignon de commande des aiguilles est situé immédiatement sous l'horloge et commandait directement les minuteriers des trois cadrans par l'intermédiaire de tiges métalliques horizontales, sans renvoi. Cette disposition simple et efficace a été rendue possible par le choix d'un emplacement très élevé dans le clocher, au niveau des cadrans.



La sonnerie des heures est placée traditionnellement à gauche, celle des quarts à droite. Le régulateur apparaît classique avec son ancre et un échappement à chevilles à double flasque.

Globalement, l'horloge est en mauvais état : très oxydée, en particulier pour les parties en acier, plusieurs pièces importantes ont disparu comme les leviers des sonneries, aussi une éventuelle remise en état de marche paraît compromise. Par contre, après décapage et nettoyage, elle pourrait faire l'objet

d'une présentation statique dans un lieu où le public aurait accès. Cette belle mécanique fait partie du patrimoine de la commune et témoigne du remarquable savoir-faire horloger haut-jurassien, malheureusement disparu.

*Texte et photos : Bernard Leroy. Relecture : Jean-Claude Mayet.*



*Au début du XIX<sup>e</sup> siècle l'usine Prost Frères à Morez abritait une forge, puis une tannerie avant de devenir une fabrique d'horlogerie en 1863. Les bâtiments furent reconstruits en 1881 mais, en 1910, l'entreprise était vendue à Francis Paget qui poursuivit les fabrications sans modifications notables jusqu'en 1967. Elle était, à cette époque, la dernière fabrique d'horloges monumentales du Jura. (D'après la base Palissy, ministère de la culture et de la communication et le site <http://www.horloge-edifice>)*

## Le balancier

*C'est l'élément régulateur, la base de temps mécanique : de lui dépend toute la précision des horloges.*

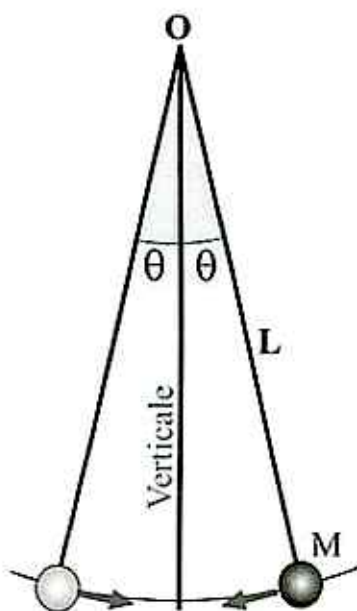


Fig. 1



Fig. 2

Les premières horloges mécaniques sont apparues au XIV<sup>ème</sup> siècle et ne servaient bien souvent qu'à la sonnerie des cloches. Un siècle plus tard elles sont équipées d'un cadran avec une seule aiguille pour indiquer les heures. Elles restent toutefois très imprécises en donnant parfois une heure de variation par jour ! Le progrès majeur arrive en 1583 avec Galilée<sup>1</sup> qui observe que l'oscillation d'un pendule est constante. Mais c'est Huygens<sup>2</sup> qui démontre, en 1658, que la période d'un pendule croît lorsque l'angle d'oscillation augmente ( $\theta$  - Fig.1), ce que n'avait pas soupçonné Galilée. Il découvre, de ce fait, la loi de l'isochronisme : « *Les oscillations d'un pendule sont isochrones lorsque leur durée est indépendante de leur amplitude  $\theta$*  ». Il l'applique aux horloges, mais elles sont encore perturbées par les graves défauts des échappements qui n'assurent pas la régularité des amplitudes. Les travaux de Huygens ne seront publiés qu'en 1673 dans *l'Horologium Oscillatorium*. La période d'un

balancier, qui est le temps entre deux passages dans le même sens à la verticale, est dépendante de la longueur  $L$  et de la valeur de la gravité du lieu ( $g$ ). Huygens découvrit l'influence de l'amplitude d'oscillation sur la période. Les progrès des échappements, dans les décennies suivantes, ont résolu les graves défauts d'isochronisme. Ils pouvaient entretenir des balanciers à faibles amplitudes d'oscillation ( $\theta \leq 2,5^\circ$ ). Un grand pas pour l'horlogerie de précision était franchi.

### Les différentes parties des balanciers et leurs contraintes techniques (Fig.2)

#### La longueur $L$ de la verge ( $V$ )

La température agit directement sur la longueur de la verge. Dans les horloges de clochers la verge est une latte en sapin, donc peu sensible à la dilatation et à l'hygrométrie si elle est vernie. Le réglage de l'avance et du retard de l'horloge se fait par un écrou ( $R$ ) qui réduit ou allonge sensiblement la longueur de la verge. Ce réglage est commun à toutes les horloges mécaniques à balancier.

#### La lentille ( $L$ )

L'intérêt est d'avoir une masse assez importante pour que l'horloge soit peu sensible aux perturbations. C'est ce que les horlogers appellent « *la puissance réglante* ». Son poids est de 10 à 20 kg en fonte moulée, sa forme de lentille la rend peu sensible à la résistance de l'air.

#### La suspension ( $S$ et fig. 4)

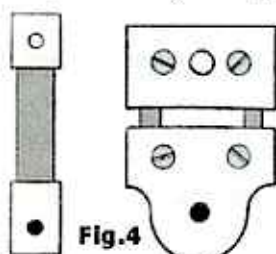


Fig.4

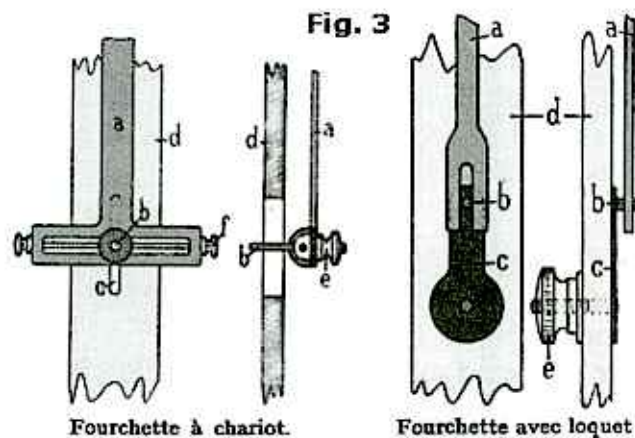
Clement

J. Leroy

Ce point a longtemps posé des problèmes aux horlogers qui se sont heurtés aux suspensions à fil de soie ou à couteau. Dans nos horloges de clochers, c'est la suspension à lames ressorts qui est adoptée. C'est une invention de Clement<sup>3</sup> à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, perfectionnée par Julien Leroy<sup>4</sup> en 1740 en adjoignant deux lames ressorts pour éviter l'ondulation du balancier.

### Le couplage du balancier avec l'échappement (Fig.3)

La fourchette apparaît dès le XVII<sup>ème</sup> siècle. Elle permet de régler l'impulsion de l'échappement au passage du balancier à la verticale. Les horloges de clochers sont souvent installées sur des planchers peu stables. Il faut procéder au réglage de la fourchette pour ne pas que l'horloge « boîte ».



Solutions de liaison du balancier avec la fourchette d'échappement  
D'après Alfred Ungerer

### La gravité.

Les horloges sont fixes, la gravité du lieu est constante, elle n'a donc aucune influence sur la marche des horloges.

En 1672, Richer<sup>5</sup> est envoyé en mission à Cayenne pour étudier la conjonction et l'opposition de Mars. Il observe qu'un pendule bat moins vite à Cayenne qu'à Paris, ce qui confirmait la théorie de Newton<sup>5</sup> et de Huygens<sup>2</sup> : le rayon terrestre était plus grand à Cayenne qu'à Paris ! La Terre est une sphère aplatie aux pôles sous l'effet de la force centrifuge. Il s'ensuit une polémique (*même Voltaire s'en mêla !*) car cela contredisait les mesures géodésiques de Cassini<sup>6</sup>. L'Académie Royale des Sciences de Paris décida deux missions pour mesurer un degré de longitude du méridien terrestre, l'une en Équateur (1735-45) dirigée par La Condamine<sup>7</sup> et l'autre en Laponie (1736-37), dirigée par Maupertuis<sup>8</sup>. Ces expéditions levèrent le doute définitivement : la Terre était une mandarine !

Cette histoire va nous conduire, de loin sans doute, à l'horlogerie du XVIII<sup>ème</sup> siècle dans le Grandvaux. L'abbé Outhier<sup>9</sup> rédigea le journal de l'expédition « aux pôles ». L'abbé, passionné autodidacte de cartographie, d'astronomie et de mécanique imagina les globes célestes construits, de 1726 à 1730, par Jean-Baptiste Cattin<sup>10</sup>. L'un des premiers exemplaires fut présenté à Versailles au roi Louis XV. L'horlogerie astronomique haut-jurassienne, absente de Morez et de Morbier, mérite d'être plus connue.

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle fut une époque faste pour l'horlogerie mécanique. Elle prit une place considérable dans le développement de son industrie et des sciences.

Jean-Claude Mayet - Juin 2011

\*\*\*\*

1. Galilée (1564-1642) physicien et astronome italien.
2. Huygens (1629-1695) mathématicien, astronome et physicien néerlandais.
3. William Clement : horloger anglais du XVII<sup>ème</sup> siècle.
4. Julien Leroy (1686-1759) horloger du roi Louis XV.
5. Isaac Newton (1643-1727) philosophe, mathématicien, physicien, astronome anglais.
6. Cassini Jacques (1677-1756) cartographe, astronome en charge de l'Observatoire de Paris. Il effectua de nombreuses opérations géodésiques.
7. La Condamine (1701-1774) explorateur et scientifique français.
8. Maupertuis (1698-1759) est un philosophe, mathématicien, physicien et astronome français.
9. Réginald Outhier (1694-1774) abbé, cartographe et astronome. Originaire de La Marre (Jura).
10. Jean-Baptiste Cattin (1687-1767) maître horloger de Fort du Plasne, constructeur d'horloges comtoises et de globes célestes. Il s'allia avec les horlogers de Morbier en épousant Geneviève Mayet.

**ASSEMBLEE GENERALE DU 29 AVRIL 2011**

**Compte-rendu de l'assemblée générale de 2010** : il est approuvé à l'unanimité.

**Activités qui ont eu lieu depuis le dernier Lien :**

En mars, Denis Bépoix a projeté La Trace, film de Bernard Favre à la salle des fêtes de Saint Laurent. Remercions une fois encore la municipalité qui avait prêté gracieusement ses locaux. Nous avons loué le film pour aborder le colportage (cf article p 9), car Michel et Marie Aimée Bouvet, très actifs au sein de l'association depuis un an, avaient fait la connaissance d'un fils de colporteur savoyard prêt à venir témoigner. Malheureusement et heureusement aussi pour nous, il ne s'attendait pas à voir une telle foule et n'a pas été aussi bavard qu'on l'aurait voulu sans doute intimidé par l'assistance. Mais, un colporteur de passage à Saint Laurent ce jour là, a sauté sur l'occasion pour remplir les blancs de son allocution. Merci Monsieur Pagnier père, et merci à son fils aussi pour le vin chaud improvisé, offert à la sortie, par cet après-midi froid et pluvieux.

En janvier, Denis Bépoix a également commencé son tour des clubs du temps libre dans le Grandvaux pour commenter les images muettes des bobines de Raymond Michel-Grosjean. Nous avons déjà eu des remarques très intéressantes et sur Prévovel quelques pistes sérieuses d'autres films amateurs tournés en Grandvaux qui pourraient venir grossir notre collection pour un futur montage documentaire dans le genre de ceux de la cinémathèque des pays de Savoie.<sup>2</sup>

Début avril, notre conférence de printemps portait sur l'habitat franc-comtois.<sup>3</sup> (cf article p 25)

**Fréquentation de la bibliothèque en 2010 :**

Les chiffres communiqués par Marie-Jo Blondeau font état de 31 lecteurs pour 518 livres empruntés.

**Fréquentation du chalet du Coin d'Aval en 2010 :**

Elle a un peu baissé, car il y a eu moins de groupes sur réservation, mais ce ne devrait pas être le cas cette année. Deux groupes sont déjà venus en juin et d'autres ont réservé pour juillet et août. A noter que les attelages du Grandvaux proposent également, cinq fois dans l'été, un circuit en omnibus impérial attelé à quatre chevaux sur le thème du patrimoine et des traditions prévoyant un arrêt d'une heure et demi au chalet du Coin d'Aval.

**Dernières évolutions du site internet :**

Bernard Leroy présente en ligne à l'écran les nouvelles pages du site en construction

**Inventaire des collections :**

Christine Leroy a démarré ce travail de longue haleine et explique comment elle s'y prend pour enregistrer et codifier chaque objet pour qu'il soit facile à retrouver. Elle montre également à l'écran plusieurs exemples. Une centaine d'outils ont déjà été répertoriés suivant cette méthode.

Le logiciel utilisé par les musées de France coûtant beaucoup trop cher, elle utilise un tableau Excel. Avis aux amateurs : plusieurs étapes à la portée de tous sont nécessaires pour l'informatisation : nettoyage, trait de vernis, inscription du code, nouveau coup de pinceau au vernis et rangement des caisses.

**Rapport moral de la présidente :**

Vous le trouverez en page 3

**Rapport financier de la trésorière :**

Il est approuvé à l'unanimité.

**Sortie du 1<sup>er</sup> Mai 2011 :**

Liliane Grandmaître expose brièvement le programme. Il a été convenu de modifier un peu la formule pour éviter de perdre du temps le long du parcours et pour que tous les participants puissent bénéficier des nombreux commentaires des intervenants. C'est donc en car que se fera la sortie, moyennant une participation financière.

<sup>2</sup> Les films de Monsieur Lebleu de Prévovel ont été numérisés en mai

<sup>3</sup> Pour plus d'infos, nous vous conseillons d'aller visiter le musée des Maisons Comtoises de Nancray

**Les Sillons de la Liberté, samedi 7 mai 2011 :**

Information sur cette projection et distribution d'affichettes. René Duranton répondra à toutes les questions après la projection. Une séance est prévue en après-midi à 14 heures à La Chaux du Dombief dans l'ancienne salle de cinéma en face de l'église et une deuxième à 20 H 30 à Prénovel dans la salle des fêtes. Nous essayons, dans la mesure du possible, de faire tourner un peu nos animations dans le Grandvaux pour permettre au plus grand nombre d'en profiter.

**Renouvellement des membres sortants du CA :**

Aucune nouvelle candidature n'ayant été enregistrée et les membres sortants étant repartant, ils sont tous réélus.

Pendant le dépouillement Roger Grandmaître présente un montage de photos de toutes les activités de l'année écoulée.

L'assemblée se termine autour du verre de l'amitié.

**Election du bureau :**

Les membres du bureau sont tous reconduits : Françoise Alixant, trésorière, Christine Boffet, secrétaire avec Colette Poux-Berthe, Liliane Grandmaître et Chantal Bouvet dit Maréchal, vice-présidentes et Fabienne Lacroix, présidente.



**PROCHAINS RENDEZ-VOUS DES AMIS DU GRANDVAUX**

**DU 14 JUILLET AU 15 AOUT**

**Mercredi et dimanche de 15 à 19 heures**

**visite de la fruitière du Coin d'Aval à Fort du Plasne**

petite présentation de la galalithe, ou pierre de lait, autre produit dérivé de notre élevage après la corne et le cuir.

**LE 22 JUILLET A 17H**

**Vernissage de l'exposition**

Ferme Louise Mignot à Saint Laurent en Grandvaux, rue du Coin d'Amont

**DU 23 JUILLET AU 14 AOUT**

**Mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche**

**De 15 heures à 19 heures chez la Louise**

**Exposition sur le thème du cuir avec démonstrations de tannage, bourrellerie et cordonnerie**

Merci de bien vouloir nous prêter des objets pour la durée de l'expo

**LE 28 JUILLET A 19 H**

Conférence de Robert Le Pennec sur la tannerie Paulin au foyer logement de Saint Laurent

**DU 1<sup>er</sup> AU 6 AOUT**

**Spectacle ambulant : « Le cheval bleu »**

voir page 4

**SAMEDI 20 AOUT**

**Concours de morbier à Morbier**

Gilbert Banderier revêtira son tablier de fromager pour fabriquer du morbier à la toile, après la reconstitution de la coulée à l'ancienne.

**17 SEPTEMBRE**

Forum des associations à la salle omnisport de Saint Laurent

## PORTEURS DE LAIT

Jusqu'en 1919, il y avait un âne aux Serrettes : le Coco. A la belle saison, c'était la marraine qui avait pour mission de porter le lait. Matin et soir, elle attelait la bourrique à la petite charrette, chargeait les bouilles, coiffait son grand chapeau et s'asseyait en travers de la carriole. Hue ! Coco ! En route ! Souvent, à la croix, elle croisait un même attelage venant du hameau voisin : le coco du Voisinet. Nous allions à sa rencontre au retour et elle nous asseyait en rang d'oignons à côté d'elle. C'est ainsi qu'un soir, le petit frère, le Lolo rond et dodu, a basculé en avant. La roue de la charrette lui est passée dessus ! Sans dommage. Nous n'étions pas bien lourds.



Un Coco

Doc. Michéline Pagnier

Le Coco avait aussi un autre rôle assez inattendu de la part d'un âne : remplacer un veau ! Au fond de l'écurie, il y avait une vache un peu caractérielle : la Colombe. Elle ne donnait son lait que si elle voyait son veau. Le veau vendu, c'était l'âne qui le remplaçait. On l'amenait faire un petit tour derrière la vache qui, après l'avoir vu, donnait son lait ! Après une dernière kermesse où, pomponné, le Coco a tiré une charrette fleurie pour promener les enfants, il fut vendu. Je n'ai jamais aimé la gymnastique, ni la course à pied. Je n'ai jamais pu me hisser de cinquante centimètres à la corde. Je tenais tout juste sur des skis. Mais il y avait un sport dans lequel j'étais championne. Drôle de sport en vérité ! Ce n'en était pas un, au sens olympique. Mais cela demandait rapidité, détente et précision. C'était très physique, très aérien et assez dangereux. Vous ne voyez pas ? Pas étonnant. Ses adeptes n'étaient pas légion et il n'est plus du tout pratiqué. Ça s'appelait : porter le lait !

Le Coco vendu, ce sont nous, les enfants, qui avons remplacé l'âne à la belle saison. Foncine est blottie au creux des coteaux. Les chemins des fermes descendent presque tous vers le chalet (la fruitière) si bien que je ne n'étais pas la seule à pratiquer ce sport. La traite terminée, les bouilles bien fermées sont chargées dans une petite remorque à deux roues, munie d'un timon central. Le chargement est lourd à tirer et à retenir. Aussi, je m'assois sur une fesse sur un sac coincé dans la ferraille qui équerre le timon. Un coup de talon, le poids m'entraîne. Entre ciel et terre, je suis aux anges. Tout l'art consiste à maintenir le véhicule en équilibre du bout du pied, tout en roulant. Si ça frotte un peu à l'arrière c'est sans danger : c'est le frein ! Mais attention, laisser rabattre en avant, c'est risquer de se faire prendre sous la charrette et d'envoyer les bouilles rouler jusqu'à la rivière. Dans ce cas, l'arrivée au chalet n'est pas glorieuse : les genoux sont couronnés et une bouille est vide.



la façon de  
s'en servir.

C'est un vrai plaisir de rouler en équilibre mais quelle émotion le jour où je suis passée au-dessus d'une énorme vipère en balade en travers de la route. A la grange à l'Olive, certains gamins, lorsque la bouille n'était pas assez lourde pour leur faire contrepoids, chargeaient à côté d'elle une grosse pierre. A l'arrivée, ils la faisaient rouler tout en bas derrière le chalet si bien qu'un petit *murger* a poussé là. Suspendus entre les brancards de leur charrette à chien, ils arrivaient en pleine vitesse sur la place du chalet, stoppant le véhicule en faisant frotter l'arrière qui lâchait quelques étincelles sur les cailloux de la route. Heureusement, il y avait peu de circulation automobile.

Le chalet c'était le cœur du village vers lequel affluait deux fois par jour le monde du lait : porteurs de lait à bras, à dos, en carrioles de tous genres, tractées à la main, par les chiens ou autre attelages et les consommateurs : les gamins avec leurs petits bidons ou les belles dames du matin en mule et robe de chambre, leur casserole à la main. Dans ce va-et-vient, entre les attelages divers, la carriole arrêtée, il fallait la décharger. Souvent un homme le faisait pour nous, sinon, entre gamins, nous nous aidions à porter les bouilles jusqu'au seuil. Le fruitier était un brave homme. Il ne nous grondait jamais et nous coulait notre lait. Mais sa peste de femme nous laissait tirer, pousser et ne manquait pas de nous disputer pour des brouilles. La coulée faite, si c'était école, nous rincions les bouilles et chacun remisait sa carriole et son chien. Plusieurs d'entre nous avaient en effet la chance d'atteler un chien pour remonter la charrette chargée, au retour, d'une bouille de petit lait. Nous en avons eu un : le Barbet. Mais c'était le champion de la fugue et sa carrière fut courte. Il a disparu définitivement un beau jour. Il y eut, à un certain moment, six attelages de chien. Avec certains, il fallait garder ses distances.

Puis nous avons grandi, la guerre s'est terminée, l'essence est revenue, les pétrolettes, triporteurs... ont remplacé la traction animale ou la nôtre. C'était moins excitant à la descente, mais tellement moins pénible que ce fut sans regret ! Ainsi s'en alla doucement, sans en avoir l'air, tout ce qui faisait le charme du monde agricole : le machinisme arrivait.



« 126 - Le Jura Illustré — LES ROUSSES — Laitiers allant à la Fromagerie »

*Micheline, de Foncine le Bas, Almanach comtois 2011*



Les archives de Saint Claude ont acquis une collection de photographies d'E. Mandrillon. Véronique Rossi-Blanchet, archiviste, souhaiterait localiser cette scierie parmi les clichés du fonds à identifier. Elle s'adresse à nous car la photo figurait parmi d'autres de Chaux-des-Prés, mais peut-être est-ce par erreur. En tous les cas, si vous reconnaissez l'endroit, merci de nous le faire savoir.



« Archives municipales de Saint-Claude. Cl. Mandrillon. 10 Fi »



## CONFERENCE DU 7 AVRIL 2011 SUR L'HABITAT RURAL FRANC-COMTOIS

Cette causerie sur cet habitat s'inscrit dans le cadre des recherches menées par Folklore Comtois sur la maison rurale.

En Franche-Comté, l'enquête est conduite dès 1936 par l'Abbé Jean GARNERET en relation avec le Musée des Arts et Traditions Populaires de Paris. Nommé la même année curé de la paroisse de Lantenne-Vertière près de Besançon, il s'attelle à la tâche - curé de campagne, il veut rendre justice à ces populations rurales jusqu'alors oubliées par l'histoire. Soutenu par l'Association Folklore Comtois, dont il est l'initiateur, il fonde un Musée Paysan à Corcelles en 1955, puis en 1960, le Musée Populaire Comtois à la Citadelle de Besançon à la demande de la Ville. Il s'adjoint en 1963 un collaborateur recruté par la ville en la personne de Pierre BOURGIN, fils de paysan de sa paroisse. La recherche sur la maison rurale prend un nouvel essor : plans, photographies, dessins, témoignages permettent de dégager avec plus de certitude les principaux types d'habitat : maison de polyculture, maison pastorale (élevage) et maison vigneronne. Connaître leur passé mais aussi leur présent, le folklore se doit d'être une science d'aujourd'hui.



Musée des maisons comtoises - Nancray

Bernard Leroy 2009

Les techniques de constructions accompagnent les plans établis permettant de connaître les matériaux employés ainsi que les artisans : carriers, maçons et charpentiers. Les archives départementales, communales et familiales sont de précieux compléments aux témoignages oraux.

Ces travaux ont permis la rédaction en 1980 d'un important volume consacré à « La maison du Montagnon » du Haut-Jura et du Haut-Doubs (ouvrage épuisé<sup>4</sup>).

Actuellement, Folklore Comtois poursuit modestement l'étude de la maison rurale - voir Barbizier, revue de l'association. On peut regretter la prise de conscience tardive de la beauté et de la valeur de ce patrimoine rural. Evitons de sombrer dans une nostalgie négative.

Pour mieux comprendre la démarche « paysanne ethnologique » de l'Abbé, consultons trois ouvrages, dont il est l'auteur : L'amour des gens, Un paresseux qui travaille et Vie et mort du paysan.

*Pierre BOURGIN*  
*Conservateur Honoraire du Musée Comtois de La Citadelle de Besançon*  
*et du Musée des Maisons comtoises à Nancray*

D'habitude, c'est nous qui offrons quelque chose à nos conférenciers intervenant gracieusement, mais cette fois, c'est lui qui est venu avec un gros carton de cadeaux. Plusieurs numéros de la revue Barbizier ainsi qu'une dizaine d'ouvrages édités par Folklore Comtois viennent ainsi grossir notre bibliothèque. Il avait également apporté des cartes postales de dessins de maisons de l'Abbé dans l'intention d'en remettre au public, mais craignant de ne pas en avoir pour tous les présents, elles ont rejoint le carton. Après réflexion et avec l'accord de Monsieur Bourgin, il a été décidé de les utiliser pour la vente au profit de la restauration de la maison Louise Mignot.

<sup>4</sup> Disponible à la bibliothèque des Amis du Grandvaux

**SORTIE DU 1<sup>er</sup> MAI**

Il n'y eut pas assez d'un car ce jour là pour emmener Amis et passionnés sur les traces de Napoléon (oui, à notre grande surprise, des passionnés de l'Empereur n'avaient pas voulu manquer la sortie avec nos intervenants et s'étaient invités au départ. Ce furent autant de commentateurs supplémentaires et de rencontres sympathiques). La sortie se termina à La Chaux du Dombief pour découvrir la fontaine Napoléon avec son buste fraîchement restauré. Cela nous valut l'honneur du discours de Monsieur Gérard Tissot-Robbe, paysan du Haut-Doubs, auteur de plusieurs ouvrages avec Thierry Choffat et dont voici le texte :



« Maintenant que cette statue a retrouvé tout son lustre original, que tous les morceaux ont été recollés, il doit pouvoir commencer à cogiter là-haut sur sa colonne, lui qui avait une activité intellectuelle si intense ! Que doit-il penser en nous regardant ?

Il doit très certainement se remémorer cette fameuse campagne d'Italie, du départ de Dijon avec l'armée de réserve jusqu'au soir de Marengo. Ah, Marengo ! Cette victoire fut au Consulat ce que fut Austerlitz à l'Empire : « la puissance de

l'avenir, la sanction du passé » (Alexandre Dumas).

Il doit aussi revivre cette traversée des Alpes avec le passage du Grand Saint Bernard, épisode dantesque dans les traces d'Hannibal avec toutes les difficultés rencontrées. Le guide Dorsas doit souvent revenir dans ses souvenirs, lui qui lui avait sauvé la vie en cette occasion.

Le Petit Caporal aura certainement plus qu'une simple pensée pour le compagnon d'Égypte, le général Dessaix, le sauveur de la situation à Marengo, qui paya de son sang la victoire. Ce compagnon d'armes qui repose aujourd'hui, selon les vœux de l'Empereur, dans l'hospice du Grand Saint Bernard à la garde des moines.

Mais aura-t-il une pensée pour ce coin de France, qu'il traversa si rapidement un jour de mai 1800 ? Nul ne le sait. Mais très certainement qu'il n'aura pas oublié ses habitants. Je pense surtout à ces hommes du Train et du Génie qui l'ont si bien servi à Madrid, à Moscou. Ces hommes qui se sont illustrés avec leurs chevaux, non pas pour des faits d'armes, mais pour des faits d'hommes, bravant aussi bien les chaleurs de la péninsule ibérique que les rigueurs de l'hiver russe. La légende a bien souvent déformé et amplifié des grands exploits, mais certains historiens rigoureux ont rapporté des faits incontestables. Je citerai deux exemples : Thiers évoque, dans « Histoire du Consulat et de l'Empire », les Grandvalliers qui repêchaient les canons dans les eaux glacées de la Bérézina lors de la débâcle de 1812 pour les rapporter ensuite aux Invalides comme trophées (exploit gratuit), ou encore le comte de Ségur qui cite ces hommes comme de véritables sauveurs dans ses « Mémoires sur la campagne de Russie ».

Il n'a certainement pas oublié non plus ceux du 15<sup>ème</sup> Léger, ceux-là même qui, à Austerlitz et à Oberstadt, ont forcé la décision. Dans ces régiments, pratiquement composés que de Jurassiens, de sacrés marcheurs, capables d'avaloir 100 kilomètres dans une journée avec leur barda sur le dos. Désiré, Lamy, Brocard en faisaient partie.

Sans doute, du haut de sa colonne, cherche-t-il dans cette assemblée les descendants des Thouverez, Petetin, Thévenin, Guy, autres Chauvin, pour leur tirer l'oreille comme il le faisait familièrement avec ses grognards. N'oubliez pas, Mesdames et Messieurs, que seulement quelques générations vous en séparent !

Au-delà de ces souvenirs, l'Empereur doit éprouver quelques satisfactions en voyant que, deux cents ans exactement après avoir promulgué le décret du 16 décembre 1811 sur la dénomination des routes, la Voie Impériale n°5 existe toujours, même si, à l'origine, il y avait un numéro de décalage et même si, çà et là, quelques plaques ont disparu.



Il doit aussi sourire en écoutant ces fameuses histoires, de l'hôtel de l'Oranger à la fabuleuse histoire de la « Chappuis »<sup>5</sup>...

Plus sérieusement, il doit la regarder profondément cette France, dont il a écrit une grande page d'histoire, mais surtout pour laquelle il a tant œuvré pour en faire un état moderne. Il a jeté les bases du système sur lequel nous vivons aujourd'hui : du Code Civil à la Banque de France, du Concordat à la Comédie Française, en passant par la Légion

d'Honneur qui aujourd'hui encore est considérée comme la distinction suprême.

Cette statue, qui d'ailleurs n'a pas encore dévoilé tous ses secrets, aurait pu très facilement passer dans la benne du ferrailleur. Mais, heureusement, il en a été tout autrement. Un village qui ferme les yeux sur son passé, sur son histoire, insensiblement perd son âme.

Je vais passer maintenant la parole à mon ami Thierry Choffat pour qu'il vous résume en quelques mots l'étrange procession qu'ont vu se dérouler sous leurs yeux, il y a plus de deux cents ans, les habitants de ce village. »

Gérard Tissot Robbe

## BONAPARTE DANS LE JURA

L'Empereur s'est souvent rendu à l'Est. Plus d'ailleurs que dans le sud de la France. En effet, après 1804, la plupart des campagnes se sont faites en Allemagne, en Autriche, en Prusse, en Pologne ou en Russie. Pourtant, Napoléon en se rendant à Vienne, à Berlin, à Varsovie, ou à Moscou, ne passait pas par Besançon, Vesoul ou Belfort. Son itinéraire se faisait le plus souvent par Metz et Strasbourg, parfois par Nancy, mais jamais par la route du Doubs ou de la Haute-Saône. Encore moins par le Jura.

En fait, la présence de Bonaparte dans le Jura est officiellement attestée à deux reprises seulement.

### **A la recherche d'un éditeur en 1791**

A la fin du mois de février 1791, le jeune Napoléon Bonaparte, lieutenant à Auxonne, fait imprimer à 100 exemplaires sa « Lettre à Buttafuoco », appelée aussi « Lettre de Bonaparte venu à pieds d'Auxonne à Mateo Buttafuoco » chez l'imprimeur Joseph François Xavier Joly, installé 17, rue de Besançon à Dole.

Joly, né en 1750 à Nancy, s'était fixé à Dole dans le Jura à partir de 1784. Il épousa la fille de l'imprimeur Jean-François Daclin, héritier d'un atelier qui fonctionnait à Besançon depuis 1712.

Le club patriotique d'Ajaccio ayant voté la publication de cet écrit, Bonaparte le fit réimprimer chez Joly. Le jeune officier venait d'Auxonne à Dole corriger les épreuves et vérifier l'impression de son document. Le 14 mars 1791, il adressa plusieurs exemplaires de son travail à Pasquale Paoli. On connaît quelques détails sur les déplacements de Bonaparte à Dole<sup>6</sup>. On sait par

<sup>5</sup> Nos soldats auraient aussi échoué en Russie, parce qu'ils perdaient leurs pantalons. Les boutons en galalithe (tournés dans le Jura) n'auraient pas résisté aux températures de -40°C ! Thierry Choffat dit : Je n'ai pas retrouvé en quoi étaient faits les boutons d'uniforme de la Grande Armée. Galalithe ? Possible. Pour moi, ils étaient en étain. Pour l'anecdote des boutons qui se sont cassés en raison du froid lors de la retraite de Russie, elle est connue. Bien évidemment, le phénomène (attesté dans quelques souvenirs) n'a pas provoqué la défaite. Il a simplement aggravé la situation de certains soldats. Mais à côté de la faim, du froid, des incursions de cosaques... L'on indique d'ailleurs que durant la retraite, certains boutons en étain se sont cassés et sont devenus de la poussière.

<sup>6</sup> Voir notamment la Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte par le baron de Coston. Tome 1. 1840. Librairie Marc Aurel, Valence.

exemple qu'il venait souvent avec son frère Louis, le futur roi de Hollande. Les deux frères partaient d'Auxonne à 4 heures du matin. Ils marchaient toute la matinée, et arrivaient à Dole avant midi. Ils prenaient un frugal déjeuner chez Joly. Puis, l'après-midi, Bonaparte travaillait, relisait, corrigeait les épreuves. A la fin, Napoléon et Louis Bonaparte repartaient pour effectuer les 8 lieues de poste à pied. Au retour, le lieutenant Bonaparte faisait un petit détour, prenait la route de Gray et s'arrêtait à Authume, un petit village situé à quelques kilomètres seulement au nord de Dole. Il y était reçu, pendant de longues heures, par le propriétaire du château, un certain capitaine Jean Simon François Masson qui était un de ses anciens maîtres à Brienne. Ce Masson finira sa carrière comme colonel d'artillerie. Devenu Empereur, Napoléon créa pour Masson la place de bibliothécaire de l'école impériale de Metz. Sous l'Empire, Masson était devenu le maire d'Authume.

Entre Dole et Auxonne, en passant par les villages Comtois, on sait que le jeune officier prenait l'habitude de discuter avec des paysans, se renseignant sur leurs cultures, sur leurs conditions de vie.

Si Bonaparte venait parfois à Dole, son imprimeur jurassien Joly alla, de son côté, voir son écrivain Bonaparte à Auxonne afin de régler les derniers comptes. Bonaparte lui remit des assignats de 5 livres. Il s'agissait, dit l'histoire, des premiers assignats qu'on voyait dans le département du Jura. Est-ce vrai ? Nous l'ignorons.

Plus tard, Joly a eu entre les mains le manuscrit de « *l'Histoire civile, politique et militaire de la Corse* » écrit par Bonaparte. L'officier voulait en effet de nouveau se faire éditer par l'imprimeur Dolois. Cela resta à l'état de projet.

A la même époque, donc en 1791, Bonaparte cherche un éditeur pour une « *Histoire de la Corse* » qu'il commence à écrire. Il s'adresse à Daclin à Besançon qui ne met pas suite à ce projet.

### **En route pour la deuxième campagne d'Italie (1800)**

Neuf années plus tard, le jeune lieutenant est devenu Premier Consul de la République Française. Malgré ses appels à la paix européenne, la deuxième campagne d'Italie se prépare. Elle conduira à la victoire de Marengo le 14 juin 1800.

En compagnie de son secrétaire Bourrienne, Bonaparte part de Paris le 16 floréal an VIII (6 mai 1800) à 2 heures du matin. Il s'arrête à Sens à 11h15 et dort à Avallon. A l'aube du 7 mai, il quitte Avallon pour Dijon. Le jeudi 8 mai, il quitte Dijon, s'arrête à Auxonne où il séjourne deux heures avant de prendre la direction du Jura. Il passe sans doute par Sampans. A environ 10 kilomètres de Dole, il dépasse la division Chambarlhac en route pour l'Italie.

Il fait une étape à Dole, où le général Gassendi lui fait visiter les ateliers et les forges de canons. En arrivant à Dole, pendant que l'on changeait les chevaux de sa voiture, Bonaparte va voir le Père Charles, l'aumônier de l'école de Brienne. C'est ce prêtre qui lui avait appris le catéchisme et lui avait fait faire sa première communion. L'ancien Minime, qui était originaire de Champvans dans la banlieue ouest de Dole, fut touché jusqu'aux larmes de cette attention et, au moment du départ, cria d'une voix prophétique : « *Vale prosper et regna !* ». Heureux de revoir son ancien aumônier, le Premier Consul lui fit remettre 1.000 francs et écrivit aussi une belle lettre au Père Charles :

*« Je n'ai point oublié que c'est à votre vertueux exemple et à vos sages leçons que je dois la haute fortune à laquelle je suis arrivé. Sans la religion, il n'est point de bonheur, point d'avenir possible. Je me recommande à vos prières. »*

Toujours lors de ce passage à Dole en 1800, Bonaparte fait connaissance de l'abbé Jantet, un célèbre professeur de mathématiques. Cet abbé Jantet déclara « *Ce jeune homme doit faire un grand chemin* » et souhaita faire réaliser un buste du Premier Consul qu'il déposerait ensuite dans une bibliothèque publique de Dole ou de Besançon. Mais, l'abbé Jantet mourut peu après à Besançon, avant d'avoir pu réaliser son projet.

Après Dole, nous ignorons précisément si Bonaparte passe ensuite par Arbois, Salins ou Poligny. On le retrouve à Champagnole puis vers Syam. A Champagnole, on indique qu'il aurait pris le thé chez le maître de forges Abraham Müller. Cela est possible, mais nous n'en avons aucune trace. Notons que le « Pavillon Napoléon » (photo ci-après) encore présent à l'intérieur de la propriété



Muller, n'existait pas alors. Il a sans doute été construit après 1840. A Syam, il passe devant la forge mais ne s'y est sans doute pas arrêté.

Un peu plus loin, sur la place du village de la Chaux-du-Dombief, un buste du Premier Consul Napoléon Bonaparte, juché sur une fontaine construite en 1842, rappelle son passage en 1800 alors qu'il se rendait en Italie pour y conduire la deuxième campagne militaire qui aboutira à la victoire de Marengo.

Presque jour pour jour, deux cent onze ans après ce périple jurassien, le 1<sup>er</sup> mai 2011, la municipalité de la Chaux du Dombief a rénové la statue et la fontaine. L'inauguration s'est faite en présence d'une forte délégation des Amis du Grandvaux.



A Saint-Laurent en Grandvaux, descendu à « l'Écu de France », il reçut François-Célestin Mathieu, commandant de la garde nationale du canton, délégué pour l'accueillir. Le Premier Consul lui demanda : « Citoyen, avec quoi nourrissez-vous vos hommes ? » Mathieu lui répondit : « Mon général, veuillez attendre un instant, je vous le dirai. » Il reparut bientôt, tenant à la main un bolon (boule de pain d'orge cf Lien n°58 p 28). « Voilà, mon général, de quoi se nourrissent nos hommes, les Grandvalliers ».

Une lettre du maître de forges Jean-Emmanuel Jobez (1775-1828), futur maire de Morez, conseiller d'arrondissement de Saint-Claude (1808), conseiller général (1809, succédant à son père le maître de forges à Bourg-de-Sirod puis à Syam, Claude-Etienne Jobez) et député du Jura aux Cent Jours (bonapartiste, il est néanmoins réélu en août 1815, 1816 et 1821, battu en 1824 et 1827, mais élu dans le Doubs en 1828), nous donne tous les détails de ce passage :

« Les habitants l'abordèrent et engagèrent familièrement la conversation avec lui. Bonaparte leur répondait avec simplicité, s'informant de tout ce qui était relatif à nos montagnes, et se faisant donner des détails sur les différentes branches de l'industrie qui y étaient en activité. Il arriva ainsi, entouré d'une population nombreuse, jusqu'aux portes de Morez. Lorsqu'il vit que toutes les fenêtres étaient illuminées dans cette ville, il en parut surpris et s'écria : C'est assez drôle ici ». Le maire de la ville, Perrad lui dit : « Citoyen



E. Jobez, peint vers 1810 col. particulière

*Premier Consul, fais-nous le plaisir de te montrer. » Il parut à la portière. Il s'arrêta une demi-heure. On lui criait « Bonaparte, montrez-vous aux bons habitants du Jura ! Est-ce bien vous ? Vous nous donnez la paix ? » Il répondait d'une voix altérée : « Oui, oui... » Il avait l'air content. Le sourire était toujours sur ses lèvres, mais sa grande pâleur et les traces de fatigue et de travail imprimées sur son front, nous pénétraient d'attendrissement et tous les yeux étaient humides de larmes... Tu ne saurais imaginer l'émotion profonde que cette scène a produite sur nos âmes. Nous en parlerons encore avec sensibilité à nos derniers neveux. »*

Après Morbier et Morez, le Premier Consul passe ensuite aux Rousses à 22h30. Il prend alors une rapide collation dans l'auberge de Pierre Gabriel Lizon. Il quitte la France, passe par Saint-Cergue et Nyon où il s'arrête au relais de poste. Les glaces de la voiture sont fermées, c'est à peine si sa silhouette se devine. Il arrive à 3 heures du matin à Genève. Il est hébergé dans l'hôtel particulier de la famille de Saussure et y reste jusqu'au 11 mai.

Il a quitté la Franche-Comté et la France. Le voici en Suisse.

Nous sommes le vendredi 9 mai 1800.

Napoléon ne reviendra plus dans la région, ce qui n'empêche pas que, parfois, des légendes circulent ; comme par exemple l'histoire de « l'hôtel de l'oranger » aux Planches en Montagne qui devrait son nom à l'oranger que le général Bonaparte aurait donné à l'aubergiste à son retour d'Egypte à l'automne 1799. Bonaparte s'y serait arrêté quatre heures, aurait été fort bien accueilli, aurait dîné et dormi. Sauf que nous connaissons bien l'itinéraire pris par Bonaparte lors de ce retour... et qu'il ne passe absolument pas par la région. Dommage pour le mythe !

*Thierry Choffat*

## LES DEBUTS DE LA CAMPAGNE DE 1800

Si le Premier Consul Bonaparte passa brièvement dans le Jura, de Dole aux Rousses en passant par Champagnole, Saint-Laurent en Grandvaux, Morbier, Morez... le 8 mai 1800, c'était pour prendre la tête de l'armée de réserve qui allait combattre en Italie.

Cette armée, qui passera par les Alpes, imitant l'exploit d'Hannibal, réussit en quelques semaines, à imposer de nouveau la paix continentale en battant les Autrichiens à Marengo le 14 juin 1800, à peine plus d'un mois après la traversée du Jura de son général en chef.

### **La situation en France et en Europe en 1800**

Arrivé au pouvoir le 18 Brumaire an VIII (9 novembre 1799), le général Bonaparte s'occupe avant tout des affaires intérieures de la France. Les premières semaines, les premiers mois, sont entièrement consacrés à la réorganisation du pays : rédaction d'une nouvelle Constitution, création du Conseil d'Etat, de la Banque de France (6 janvier 1800), des préfets et sous-préfets (17 février 1800)... La sécurité intérieure est enfin assurée alors que jusque là les routes et les campagnes étaient souvent victimes des bandes de « chauffeurs ». La paix civile (notamment avec la fin des guerres de Vendée) et la réconciliation nationale sont établies. La justice est entièrement réorganisée (18 mars 1800) avec par exemple la mise en place des tribunaux de première instance, des cours d'appel et de la cour de cassation.



*Bonaparte franchissant les Alpes,  
peint par Jacques Louis David*

Reste les difficultés extérieures qui demeurent. La première campagne d'Italie (1796-1797 : Arcole, Rivoli, Lodi, Montenotte...) s'était révélée être un véritable succès militaire mais aussi

diplomatique et politique voire financière alors que l'armée commandée par Bonaparte n'avait été envoyée, non pour vaincre mais pour servir de diversion au profit de celle du Rhin. Toutefois, pendant que Bonaparte était en Egypte, le Directoire avait perdu tous les territoires conquis.

Dès son accession au pouvoir, le Premier Consul a adressé des offres de paix aux ennemis de la France. La Grande Bretagne refusa. L'Autriche rejeta également l'offre de paix. En revanche, la Russie du Tsar Paul I<sup>er</sup> acceptait et se retirait de la coalition.

Le 9 avril 1800, l'armistice conclu en Frimaire expirait. La guerre reprenait malgré les négociations entreprises par Bonaparte. L'Autriche lançait l'offensive en Italie. Elle parvenait à reconquérir la vallée de Pô. L'armée française commandée par le général Masséna était rejetée sur Gênes. Les Autrichiens arrivent à Nice et, au nord, menacent Strasbourg.

Quant à la Prusse, elle n'intervient pas encore mais pense qu'en définitive les Français seront battus et qu'une défaite entraînera la chute de Bonaparte. Privée de son meilleur général, la France pourra alors être envahie. La Prusse pourra se joindre aux coalisés. Elle attend donc une défaite française pour s'engager.

### **Le plan autrichien**

Dans cette guerre contre la France, l'Autriche veut porter son effort principal sur l'Italie car elle occupe déjà tout le nord de la péninsule. Elle entend assiéger Masséna dans Gênes puis, débarrassée du « gros » de l'armée française, ira occuper Nice et pénétrera sur le sol français.

En Allemagne, le maréchal Kray surveillera les mouvements du général Moreau.

### **Les plans de Bonaparte**

Le Premier Consul peut difficilement quitter Paris pendant longtemps. Au printemps 1800, des difficultés intérieures subsistent. Son pouvoir politique n'est pas encore sûr et on peut craindre un coup d'Etat - jacobin ou royaliste - en son absence. Certains généraux restent peu « dociles » tandis que l'armée du Rhin se montre assez rebelle aux ordres de Bonaparte qui est issu de celle d'Italie.

Bref, le chef d'Etat peut difficilement prendre directement la tête d'une armée.

Son plan initial est pourtant d'exercer lui-même le commandement de l'armée d'Allemagne, d'attaquer les Autrichiens en se portant entre Bâle et Schaffhouse, de pénétrer dans la haute vallée du Danube, de prendre Ulm et enfin de se porter sur Vienne. Globalement, ce sera le plan adopté et appliqué en 1805 et qui débouchera sur la victoire d'Austerlitz. Mais, pour les raisons expliquées précédemment, le plan est peu réalisable. Bonaparte n'est pas encore le maître de ses décisions. Sans doute ne sera-t-il pas vraiment le bienvenu à la tête de l'armée du Rhin. De plus, il est encore obligé de ménager le général Moreau. Or, ce dernier ne veut accepter que le commandement de l'armée d'Allemagne où il a ses habitudes et ses « affidés ».

Le Premier Consul se doit donc d'adapter sa stratégie.

Il organise une armée en Italie sous le commandement du général Masséna (31.000 hommes) avec mission de rester vers Gênes sans se laisser assiéger. Il pense alors que les Autrichiens n'oseront pas s'avancer en France si une armée conséquente reste derrière eux. Malheureusement, Masséna exécutera mal les ordres, dispersant ses forces en deux, Suchet stationnant dans le Var et Masséna se faisant, finalement, enfermé dans Gênes.

En même temps, Moreau a pour mission d'attaquer la Forêt-Noire par le sud, d'aborder rapidement la vallée du Danube et de remonter sur Vienne. Il a les troupes les mieux formées et les plus nombreuses. Hélas, Moreau ne respecte nullement ces consignes. Il temporise et lui aussi a tendance à disperser son armée.

Reste donc le plan qui, en définitive, sera appliqué. Pendant que Moreau occupe les Autrichiens en Allemagne et que Masséna les retient autour de Gênes, Bonaparte crée une « armée de réserve ». Le terme est intentionnellement vague. Concentrée autour de Dijon en secret (en fait entre Lyon et Châlons-sur-Marne), elle peut autant aider Moreau que Masséna. Comme la France occupe le plateau suisse, les armées françaises pourront rester en liaison entre l'Allemagne et la Lombardie.

Officiellement, les généraux Victor puis Berthier vont prendre le commandement de cette

hypothétique « armée de réserve ». De fausses informations sont diffusées aux espions sur les effectifs regroupés, sur le vrai commandant en chef (en réalité, derrière Berthier se profile Bonaparte qui prépare et organise tout depuis Paris) et surtout sur la direction que pourrait prendre ces troupes, soit en Provence pour couvrir les frontières, soit en Allemagne par Besançon et Bâle.

Très vite, l'ennemi ne va pas trop croire à l'importance numérique, qualitative et stratégique de cette armée. On dit que Bonaparte « *racle les fonds de dépôts et les hôpitaux* ».

Pourtant, dans la réalité, cette « armée de réserve » est forte. Elle englobe des volontaires, de nouveaux conscrits, la nouvelle garde consulaire (qui se transformera en 1804 en garde impériale) et des troupes qui jusque là combattaient dans l'ouest et qui sont libres maintenant que la Vendée et la Bretagne sont pacifiées. En tout, 30.000 hommes sont rassemblés ainsi que de l'artillerie (difficile à passer par les Alpes), sans oublier les 15.000 soldats du général franc-comtois Moncey détaché de l'armée du Rhin.

### Du Jura à Marengo

Le 5 mai 1800 trois jours avant le passage de Bonaparte dans le Jura, le général Berthier se rend à Genève.

Bonaparte quitte Paris quelques heures plus tard seulement. Par Sens, Dijon et Auxonne, il prend officiellement le commandement de l'armée de réserve. C'est à ce moment que le Premier Consul, le 8 mai 1800 effectue son voyage éclair dans notre région par Sampans, Dole, Champagnole, Syam, Saint-Laurent en Grandvaux, Morbier, Morez, les Rousses... et peut-être la Chaux-du-Dombief. Tout au long du parcours, Bonaparte, qui voyage seul ou presque, dépasse des troupes en marche.

La suite de l'histoire est connue. L'armée française franchit glorieusement le col du Grand Saint-Bernard. L'ascension commence le 14 mai alors que la neige n'a pas encore fondu. L'avancée est difficile mais nul ne l'attend par ce chemin qui n'a pas été emprunté depuis Hannibal. Cette voie lui permet de déboucher, non sur les flancs, mais sur les arrières des Autrichiens. Bonaparte arrive à Milan le 2 juin tandis que Masséna capitule deux jours plus tard à Gênes. La victoire de Montebello le 9 juin est suivie par celle de Marengo le 14 juin. Bonaparte est sauvé par l'arrivée opportune du général Desaix à 17h. La journée décisive tourne en faveur des Français. La campagne s'achève. Les Autrichiens quittent l'Italie. Et dire qu'à peine plus d'un mois avant, le Premier Consul Bonaparte était encore du côté de Saint-Laurent en Grandvaux !

La victoire du général Moreau à Hohenlinden le 3 décembre 1800 clôt les hostilités. La paix de Lunéville signée le 9 février 1801 concrétise l'éclatante victoire de Bonaparte. La France obtient toute la rive gauche du Rhin. La paix continentale est assurée. Seule la Grande-Bretagne poursuit ses hostilités avant d'accepter une paix (qui hélas ne sera que provisoire) en 1802.

*Thierry Choffat*

*Photos de la sortie, Bernard Leroy*

